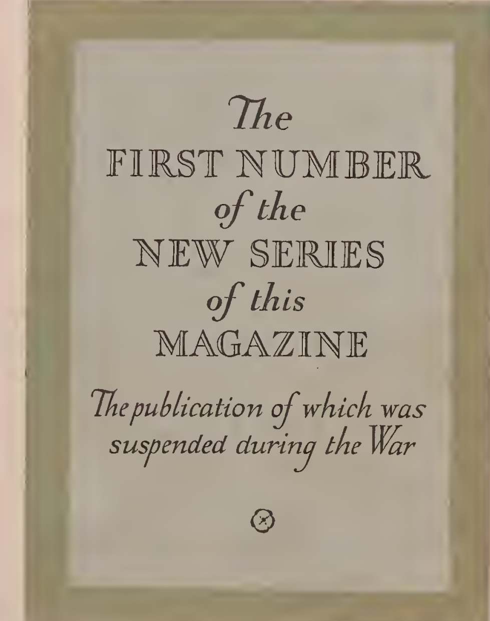


N° 1. — 1920 3e Anné

Gazette du Bon Genre

ART - MODES ET FRIVOLITES





CONDE NAST PUBLISHER
19 West 44th. Street
NEW YORK U. S. A.

PARIS
LES ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
LONDON *GENÈVE*

1110



Les Couturiers cités ci-dessous par ordre alphabétique ont contribué à fonder la Gazette du Bon Genre, ou lui apportent, en outre, avec leur collaboration, l'aide de leurs conseils.

CHERUIT
DŒUILLET
DOUCET
LANVIN
PAQUIN
PAUL POIRET
REDFERN
WORTH

ainsi que BEER qui est venu se joindre à eux.



LA GAZETTE DU BON GENRE

Janvier-Février 1920 — 3e Année — N° 1

SOMMAIRE

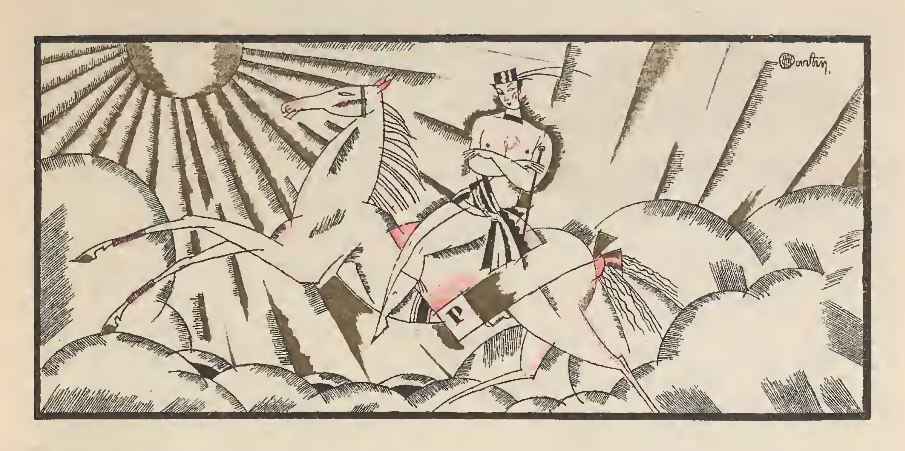
PLANCHES HORS-TEXTE

La Gazette du Bon Genre

IS PRINTED AND PUBLISHED IN PARIS
BY "LES EDITIONS LUCIEN VOGEL."

There appears in this issue of "La Gazette du Bon Genre," upon the color plates and croquis, the name GAZETTE DU BON TON. Unfortunately, with this first number to be issued since the temporary discontinuance of publication of that French magazine during the war, the French publisher failed to realize that the name BON TON must not be used on publications in the United States. In order, therefore, to comply with an order of the Court which prohibits the use, in the title, of the words BON TON or any words or phrase similar thereto, and the use of the words BON TON or any words or phrase similar thereto in any manner in connection with any such book, booklet, magazine or publication, we have endeavored to eliminate these words wherever possible. Inadvertently, however, the name BON TON appears as above stated, and wherever the same appears in "La Gazette du Bon Genre," it is there by courtesy and permission of the S. T. Taylor Company, its exclusive owners, who appreciate that the typographical beauty of this magazine would be seriously marred if these words were in every instance effectively obliterated.





L'Ethnographie source d'élégance

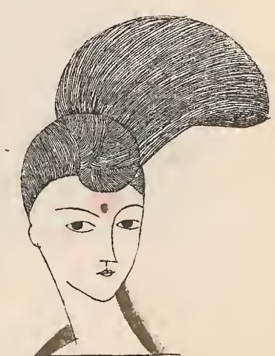
COIFFURES ET TATOUAGES

Persée monte en amazone. Il est imberbe, sa bouche peut être qualifiée de grenade ouverte, le creux de sa poitrine est laqué d'une rose, ses bras sont tatoués d'un cœur percé d'une flèche, il a un lys peint sur le gras des mollets.

Jules LAFORGUE (Moralités légendaires).

QUELQUES esprits curieux ayant recherché chez divers peuples de l'Afrique centrale les éléments de cette sensibilité à la fois candide et maniérée que l'on admire dans les statuettes du pays Bambara, il peut devenir intéressant, pour la transformation de la mode considérée comme un culte, de s'inspirer des principes destinés à embellir les inspiratrices de ceux qui furent les auteurs anonymes de l'art nègre.





Si l'on remonte aux sources mêmes, l'élégance d'une belle Congolaise se rapproche de celle du lys des champs dont la gloire rayonnante est

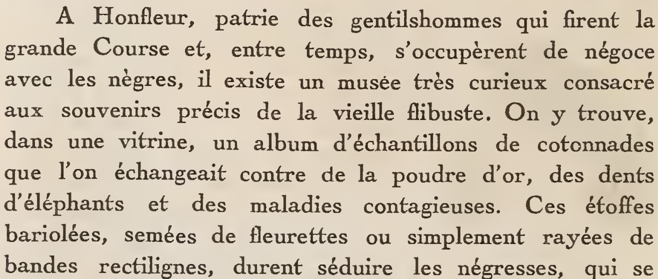


la parure naturelle que Dieu lui donna. La nudité d'une belle fille de couleur, à la condition qu'elle soit d'un aimable embonpoint et qu'à l'image de nos costumes sa peau ne fasse pas un pli, apparaît comme un idéal primitif qu'il vaut mieux ne pas faire adopter à nos dames, pour mille et une raisons plus définitives les unes que les autres. Car il est bon de tenir pour certain que la simple beauté d'un joli corps féminin ne constitue pas une parure se suffisant à elle-même. Les filles australiennes, celles des îles Salomon, par exemple, qui vont nues vers leur destin, ne trouveraient personne pour les épouser si le tatoueur et ses aiguilles merveilleuses ne venaient apporter leurs soins. Aux îles Salomon, une fille de qualité fréquente le tatoueur, comme une Parisienne de même situation fréquente le couturier consacré par le présent.





Et parmi ces dessins, brodés sur la peau vive, peu sont charmants. Les uns copient lourdement les détails les moins décoratifs de la toilette des Européens et les autres manquent de distinction par leur abondance même.



A Honfleur, patrie des gentilshommes qui firent la grande Course et, entre temps, s'occupèrent de négoce avec les nègres, il existe un musée très curieux consacré aux souvenirs précis de la vieille flibuste. On y trouve, dans une vitrine, un album d'échantillons de cotonnades que l'on échangeait contre de la poudre d'or, des dents d'éléphants et des maladies contagieuses. Ces étoffes bariolées, semées de fleurettes ou simplement rayées de bandes rectilignes, durent séduire les négresses, qui se firent tatouer à l'imitation des étoffes dont elles n'avaient pas toujours l'occasion d'acquérir les

LE MADRAS JAUNE

Coiffure pour le soir

quelques mètres désirés. Ainsi, du cou au jarret, les filles de la Côte d'Ivoire se confièrent au tatoueur, qui les enjoliva de bandes de couleur ou de fleurs stylisées dans le goût des étoffes de Jouy.



D'autres s'inspirèrent des coulisses, si l'on peut dire, de notre élégance. Elles se firent tatouer sur le corps des boutons, des bretelles et de mélancoliques ceintures copiées sur les modèles dessinés par des bandagistes aigris par on ne sait quoi.

Les Japonais seuls comprirent le tatouage et firent, de certains hommes, une imitation assez réussie des paravents pour exportation ou des gravures sur bois d'un érotisme supérieur à la moyenne, comme celles d'Outagawa et ses élèves.



Il ne faut pas tomber dans ces erreurs, si l'on veut, chez nous, rendre distinguée la mode de tatouer tout ce que la bienséance et l'usage permettent de laisser voir de chair nue.



Une condition essentielle, pour la réussite de ce projet, c'est de donner à chaque ornement tatoué une puissance magique naturellement protectrice de celui ou celle qui le possède. Le porte-bonheur indélébile et de ligne gracieuse se verra sur toutes les épaules, sur les bras et sur les mains dénudés.

Le tatouage, sur l'épiderme d'une jeune femme de goût, ne peut se comparer à l'effet produit par des tatouages de casernes coloniales. Ceux-ci ne sont, pour l'ordinaire, que des inscriptions comme on en découvre sur les murs des geôles, où des gens de pauvre imagination vivent en eux-mêmes, avec les tristes images d'une mélancolie grossière. Mais il est indéniable qu'une main de Célimène peut acquérir une étrangeté précieuse par la présence d'un petit





dessin teinté, gravé dans la peau et participant à sa vie, comme les veines minuscules, d'un bleu tendre, que l'on aperçoit sur les peaux délicates.



L'imagination de l'artiste qui doit décorer une élégante doit être subtile et plus littéraire que plastique. Je sais bien que la signature de l'artiste comptera pour beaucoup dans cette mode. Il ne faut pas toutefois qu'elle soit plus grande que le dessin. Les tatouages devront être signés avec discrétion.

De cette façon, une femme tatouée par un maître peut acquérir une valeur considérable. Une jeune fille tatouée par un peintre célèbre peut courir sa chance sans dot. Mais là se pose une question naturelle et macabre. A la mort de la propriétaire du tatouage, les héritiers peuvent-ils exiger la peau de la défunte ? Tout cela est à étudier. L'essentiel est de ne point se décourager.

N'est-il pas vrai qu'une grande coquette, qui pour n'être pas du meilleur monde le fréquentait cependant, fut, sous le règne de Louis XVI, tatouée d'une fleur de lys à l'épaule, mais par la main du bourreau. Cette aventure fut un précédent. L'héroïne en était la Valois, soi-disant comtesse de la Mothe, cette coquine, plus agréable, il est vrai, à tenir sur les genoux que le garde-champêtre de mon village.

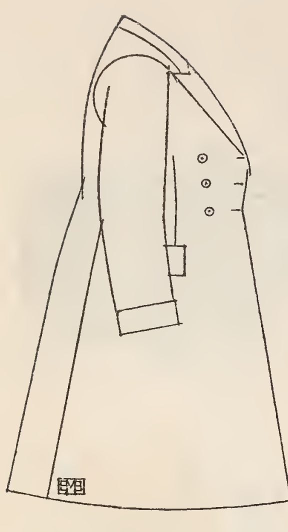
PIERRE MAC-ORLAN.

LA REDINGOTE, OU LE RETOUR AUX TRADITIONS



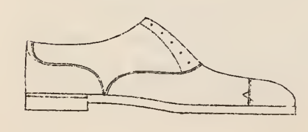
Pour les Fils de Familles

CHAQUE jour voit naître quelque institution charitable. Compatissant de ma nature, nul ne s'en réjouit plus que moi. Hélas ! que d'œuvres de ce genre il reste à créer, œuvres d'un intérêt immédiat supérieur ! Que de misères à soulager, que de plaies à guérir ! Et ce disant, j'insiste sur les plaies secrètes, sur les misères qu'à notre époque de vile démocratie dissimule une apparence de luxe et de fortune et qui, par là même, demeurent trop généralement ignorées. Quelques regards attentifs suffiraient pour initier les incrédules aux secrets douloureux de tant d'existences mondaines et non des moins brillantes. D'eux-mêmes les exemples surgissent sous ma plume ; mais pour cette fois, je n'attirerai l'attention que sur une classe de déshérités, classe nombreuse, classe intéressante entre toutes, et que nous désignerons sous le terme de fils de familles.



Qu'on se le dise, les pauvres sont revenus du front sans rien à se mettre. Ils ont trouvé leur garde-robe dévorée par les mites, rongée par le temps, et, sous peine de faire figure de loqueteux, bon gré, mal gré, ils ont dû passer par les exigences de leurs fournisseurs. Dure et triste nécessité. Il a fallu des vêtements pour le matin et pour le soir, pour le soleil et la pluie, des jaquettes, des smokings et le reste. Que faire, je vous le demande, avec des vieilleries! Jadis, on portait les vestons étriqués; maintenant il les faut larges. On n'avait que quatre boutons au gilet; il en faut cinq. On avait du linge empesé, il le faut mou; des bottines, et il faut des souliers; des chapeaux de soie, et voilà qu'on exige un claque. Il importe de changer au plus vite ses cols droits pour des cols rabattus, ses cravates de couleur pour des cravates noires, son manteau de voyage pour une cape, et ses bottes pour des leggings.

" Soyez à l'aise dans vos costumes, a décrété le tailleur. Laissez-moi là vos modes d'avant-guerre. Il importe que, même en habit, vous soyez à même de jouer au foot-ball. Et puis, ne tardez pas



à vous commander une redingote, vêtement difficile à porter, j'en conviens, propre à causer une certaine appréhension aux va-nu-pieds du monde politique, mais qui restera la marque distinctive des honnêtes gens. J'entends ici qu'il faut prendre honnête dans le sens large et ancien du mot. On la portera noire, un peu courte, boutonnée à la taille et formant jabot, le gilet de même nuance, et les pantalons agrémentés de rayures fantaisistes". Sur quoi, de l'air le plus gracieux, le tailleur a conclu : " Mes prix ont un peu monté ". Le chemisier a fait une remarque semblable, et le bottier, tout de suite, a proclamé qu'il ne chaussait qu'à partir de 250 francs.



Ajoutez que par ailleurs l'existence devient chaque jour plus ruineuse, et vous conviendrez qu'en dépit des apparences l'élite de notre jeunesse traverse une crise sur laquelle on ne saurait trop attirer l'attention. Vraiment, je ne pense point que des âmes charitables trouvent jamais une plus belle occasion de témoigner leur zèle, et, plus j'y pense, plus j'estime qu'il faille promptement remédier à cet état de choses. Or, quel meilleur moyen que de fonder une œuvre spécialement destinée à la catégorie d'indigents mentionnés ci-dessus ? Je la baptiserais, cette œuvre, d'un titre de circonstance, mais avant tout discret, quelque chose comme " Aide et secours aux fils de familles ", ou bien " La Caisse des Gigolos ", ou encore et plus simplement " L'argent du tailleur ", et j'en confierais la direction à quelques dames d'âge,

secrètement au fait de la situation de chacun. Donc, ayant fait appel à la générosité publique (et nul doute que la recette ne soit abondante), ces dames réuniraient les fonds obtènus, et le quinze de chaque mois se mettraient en campagne afin de répartir les offrandes avec discernement. Il se pourrait que, d'abord, nombre d'indigents se crussent tenus de rejeter lesdites offrandes; mais il me semble que l'on puisse faire fonds sur la douceur et le tact féminins pour venir à bout de si louables résistances. De toute manière, quelque délicate que soit leur besogne, ces dames, j'en suis sûr, ne manqueraient pas de récolter l'approbation générale, et compteraient à leur actif une bonne œuvre de plus.

Roger Boutet de Monvel.





LE RETOUR A LA TERRE



Le retour à la terre correspond à un goût académique et périodique qui s'empare de temps à autres de la société élégante. Lassées des emprunts exotiques, les femmes font voir un subit amour de la nature en arborant des toilettes villageoises ravissantes de simplicité. Du temps d'une reine sensible et amie de la poésie champêtre,





elles partageaient, de leurs belles mains, les rudes travaux de la campagne dans une ferme modèle appelée Trianon. Elles *adoraient* la nature ; mais elles redoutaient l'humidité de l'air nommée *serein*, l'ardeur du soleil à midi, et, le soir, la piqûre incommodante des moustiques.

Les hommes, plus mâles, montrent leur grand souci des questions agraires (comme ils disent) en soutenant, à la députation, une politique nettement agricole. Pour eux, les campagnes sont surtout électorales.

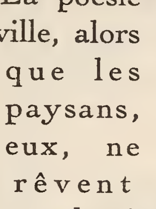
Les paysans, de leur côté, font preuve d'un attachement indéfectible (style républicain) à leur sol en faisant venir, pour nous, les pommes de terre à trente sous le kilo et le beurre à quarante francs. Mais *ils n'aiment pas la campagne*. Leur culture, purement agricole et nullement littéraire, ignore Jean-Jacques Rousseau, George Sand et M. Marcel Proust. Cela vient de ce qu'ils n'ont connu la poésie des champs qu'au grand soleil, et non à l'ombre des jeune filles en fleurs.

Les jeunes paysannes, faute de pouvoir suivre les conférences

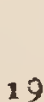


des Annales, n'ont pas la moindre idée de la charmante simplicité de leurs costumes. Il ne se fait pas un beau dimanche qu'elles n'en profitent, au contraire, pour se montrer à la messe et à la promenade en chapeaux à plumes, en robes bleu électrique garnies d'empiècements mignards et démodés, gantées et munies d'un petit sac en cuir tout carton, acheté à la sous-préfecture sinon à la foire.

C'est décourageant, et preuve, une fois de plus, que tout va mal et que rien n'est, ici-bas, à la place qu'il faudrait. La poésie rurale est cultivée uniquement à la ville, alors que les paysans, eux, ne rêvent que du cinéma. Mais les élégantes pourraient, de ce fait même, tirer, pour leurs modes, de piquantes indications : Les villageoises s'habillent maintenant en citadines ; pourquoi celles-ci ne s'habilleraient-elles pas, à leur tour, en villageoises ?



Elles seraient, ainsi, absolument adorables. Jamais, d'autre part, les ajustements rustiques n'auraient été ni mieux ni plus galamment portés. Que l'on regarde, ici, d'heureuses



idées de costumes empruntées à nos campagnes : des blouses montagnardes élégamment appropriées, des vestes courtes et des gilets ouverts; et, plus particulièrement gracieux, des corsages et des jupes, ajustés et froncées, qui viennent en droite ligne de ces Bigoudènes, rustiques habitantes de la Bretagne agricole, comme en témoigne, ci-dessus, un charmant frontispice.

Les poètes, et, plus spécialement cher à mon cœur, l'exquis Gérard de Nerval, auteur de *Sylvie,* roman délicieux, ont tellement chanté et vanté les charmes de l'idylle villageoise... Des détails, de menus inconvénients arrêtaient, durant nos campagnes, sur le chemin de l'expérience, les plus délicats d'entre nous. C'est donc seulement lorsque les Parisiennes s'habilleront à la paysanne, qu'il nous sera donné de connaître les douceurs de l'amour au village.

CÉLIO.



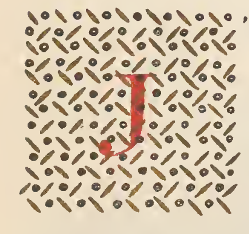
LA LETTRE SURPRISE





LETTRE A UN ENRICHI

AMATEUR D'AIGLES ET DE LYS HÉRALDIQUES



J'ai eu l'agrément, mon cher enrichi, de vous connaître par un marquis de carte de visite, dans le néant d'un Palace qui déshonore de sa façade germanique le paysage bleu d'un ciel et d'une mer très latins. Notre première rencontre m'a donné le désir de ne jamais vous revoir. Je vous ai revu et vous m'avez charmé par la naïveté et la pudeur qui sont sous le vernis glacé de votre fortune.

Le porche, les cheminées, les clefs de voûte du château que vous avez acheté portent les armes de l'illustre famille d'Apchier, qui sont "*d'or, au château sommé de trois tours de gueules, maçonné, ajouré et coulissé de sable; la tour du milieu plus élevée et accostée de deux hallebardes d'azur*".

Vous avez eu le goût de ne pas effacer les signatures du passé, de respecter ces blasons qui font, malgré tout, malgré vous, de votre actuelle propriété, l'éternel bien des grands féodaux qui furent les cadets de la maison de Châteauneuf-Randon. On vous a félicité pour cette réserve. Mais vous avez tout gâté par un zèle extrême. Quand j'ai dîné à Paris, chez vous, mon regard s'est porté sur la lourde argenterie du meilleur style : toutes les pièces sont ornées d'un écu timbré de la couronne de marquis. Vous avez fait graver sur vos plats, vos fourchettes, vos surtouts, les armes de votre château, celles des d'Apchier. Vous exagérez, mon cher enrichi. Mais les dieux vous sont favorables. Vous ne serez pas poursuivi. La maison d'Apchier est éteinte. Ceux qui en portent le nom sont des bourgeois de petite espèce. S'ils s'avisaient de vous persécuter, leurs supercheries seraient dévoilées. Ils se montreraient coupables. Vous resteriez ridicule, ce qui est plus grave.

L'or a son droit divin comme les autres royautés, sa raison d'être comme les autres puissances. La royauté de l'or risque de finir comme la royauté de France sous le couperet de la guillotine, mais pas encore. Il faut savoir attendre. La puissance des fleurs de lys d'or a duré neuf siècles. Le règne de l'or sans fleurs durera bien un siècle, le temps de vous mettre dans le cercueil de bois précieux, à poignées ciselées où vous attendrez la clémence ou la justice du Maître. En attendant, votre élégance sera de ne pas aimer la politique, de ne pas chercher les succès faciles des comices électoraux, de ne pas aimer les décorations qui se portent mal dans le civil depuis qu'elles ont retrouvé l'éclat des services militaires.

Votre ambition est de recevoir, d'être reçu, d'appartenir à la Société. Vous voulez entrer dans l'aristocratie. Vous y réussirez avec de la prudence, de la patience, de la souplesse dans l'orgueil. Vous parviendrez à être l'ornement neuf d'un monde surané, si vous ne prenez pas les



petits moyens. N'ajoutez pas à votre nom celui de votre terre. C'est tout à fait démodé. Cela ne trompe plus les serviteurs, cela n'éblouit pas les caissiers de magasins qui ont l'ennui d'écrire deux noms au lieu d'un sur les factures.

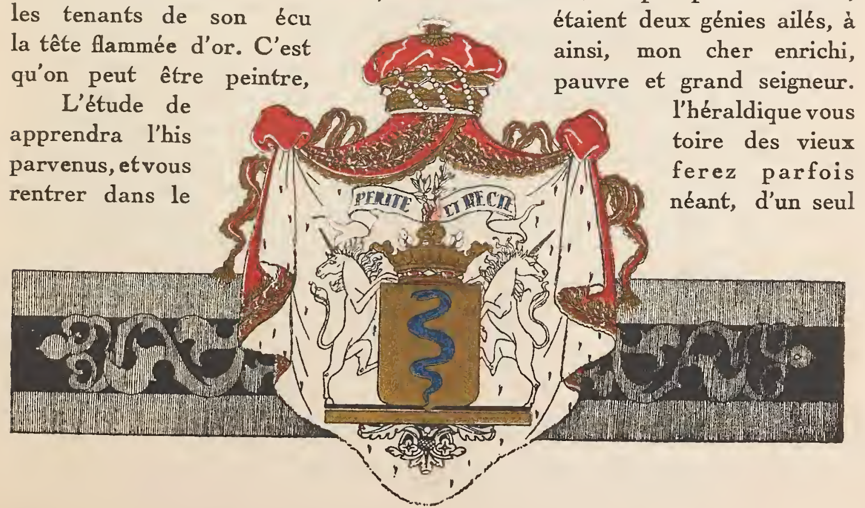
Si vous tenez à vous parer d'un titre, prenez-le tout d'un coup énorme, audacieux. N'hésitez pas : soyez duc.

Mais ce moyen grossier, cette violence, ne sont pas votre fait. Vous pouvez entrer dans la bonne société avec plus d'honneur. Apprenez ce que les autres enrichis ignorent..... l'histoire, et vous serez respecté, parce que vous serez craint. Je parle de l'*héraldique*, science qui n'est pas vaine, pour qui veut en tirer la leçon de la vie. Votre conseiller d'art vous a fait acheter l'autre jour pour votre galerie un chef-d'œuvre — un tableau de Toulouse-Lautrec qui est au sommet de l'art par la simplicité des procédés, par la grandeur de l'effet. Vous avez dit une sottise :

— C'est beau, mais quel drôle de nom pour un peintre !

Or, ce nom est un des plus vieux de France. L'artiste de génie dont vous avez la plus étonnante toile a mené l'existence d'un pauvre être sans honneurs et sans argent. Mais il appartenait de nom et de sang à cette aristocratie qui pardonne tout à ses fils, excepté le talent, et qui revendique ses maréchaux mais ne reconnaît pas ses artistes, quand il plaît à Dieu de mettre l'éclair du génie sur les émaux du vieil écu. Ce Toulouse-Lautrec sans sou ni maille, dont vous trouvez le nom " drôle ", portait tout simplement les armes de ses aïeux croisés " *écartelées aux premier et quatrième, de gueules à la croix vidée, cléchée et pommetée d'or, qui est de Toulouse ; aux deuxième et troisième de gueules au lion d'or, qui est de Lautrec* ". Et par prédestination, les tenants de son écu étaient deux génies ailés, à la tête flammée d'or. C'est ainsi, mon cher enrichi, qu'on peut être peintre, pauvre et grand seigneur.

L'étude de l'héraldique vous apprendra l'histoire des vieux parvenus, et vous ferez parfois rentrer dans le néant, d'un seul



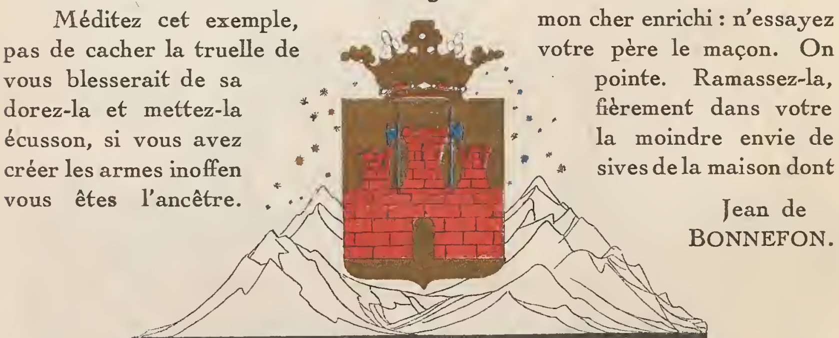
mot bien placé, les très-haut titrés qui oublient leurs origines ou leurs alliances.

Voyez, mon cher enrichi, les La Rochefoucauld. Ils sortent des sires de Lusignan, qui ont donné des rois à Jérusalem. Vous pouvez, avec une érudition précise, indiquer vingt alliances de cette maison modèle, qui sont prises dans la bourgeoisie. Une fille du vicomte de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, vient de mettre le comble aux honneurs de sa race en épousant ce jeune héros de la guerre et peut-être de la paix, qui est prince de Bourbon-Parme et qui a fait son devoir de Bourbon dans les armées alliées, sans prendre inquiétude de son alliance fraternelle avec l'empereur d'Autriche, marié à Zita de Bourbon. Les *lys d'or sur champ d'azur*, s'accollent à l'écu "*burelé d'argent et d'azur de dix pièces à trois chevrons de gueules brochant, le premier écimé*". Et dans le même moment vous voyez que la maison de Bourbon fait une mésalliance, qui fermera au petit-fils futur de Robert de Bourbon, duc de Parme, les portes de l'ordre de Malte : Mlle de La Rochefoucauld est la fille d'un Radziwill. Les Radzivill passent égaux aux Rois ; leurs armes sont posées sur l'aigle même de cette Pologne, qui ressuscite dans le douloureux enfantement d'une gloire nouvelle. Le prince Constantin Radzivill, grand-père de la mariée, est le modèle des grands seigneurs, courtois à l'extrême. Mais la grand'mère, la princesse Radzivill, femme de cœur et de tête, était Mlle Louise Blanc. C'est ainsi que les lys d'or de saint Louis sont "blanchis".

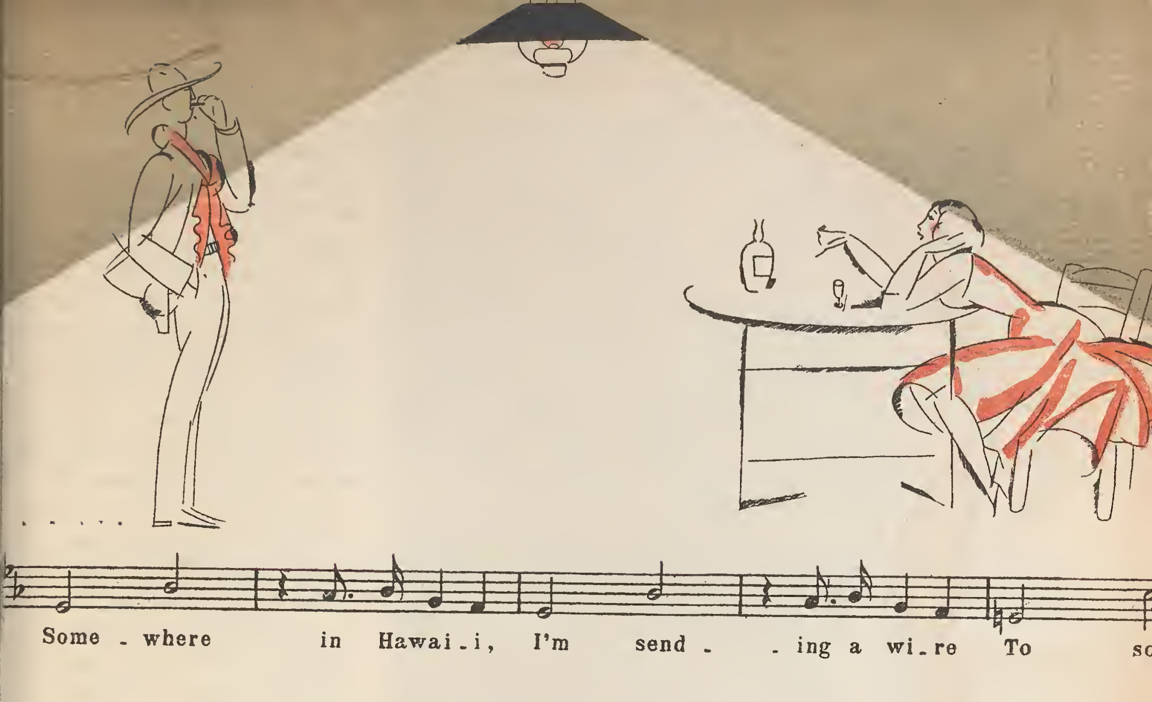
Les parvenus n'entrent pas toujours dans la noblesse par alliances. Ils y allaient tout seuls au temps de la monarchie et, parfois, à pas de géants.

Apprenez l'histoire de Colbert : vous saurez et vous direz que ce ministre, si grand, fut petit en cela qu'il voulut cacher sous une généalogie fausse, sous un harnais d'emprunt, l'origine très humble de sa fortune : la boutique d'un marchand rémois. Il mit en vain toutes les couleuvres d'azur de ses armes sur l'enseigne du commerce ancestral.

Méditez cet exemple, mon cher enrichi : n'essayez pas de cacher la truelle de votre père le maçon. On vous blesserait de sa pointe. Ramassez-la, dorez-la et mettez-la fièrement dans votre écusson, si vous avez la moindre envie de créer les armes inoffensives de la maison dont vous êtes l'ancêtre.



Jean de BONNEFON.



HONOLULU

La guerre gagnée, l'oncle Sam, impitoyable aux idylles nombreuses, rappela ses troupes; nos trottoirs s'endeuillèrent mais les jazz-band, autre et non moins triomphante forme de l'intervention, nous restaient.

Eclos dans les bouges de Frisco où ils saoulaient d'un bruit aussi raide que les drinks, puis coqueluche de New-York, ils passèrent l'Océan avec les premiers contingents. Ce fut dans les grands music-halls, au détriment, au concassement de nos tympans, la gloire d'une musique représentative de ce siècle de fer; et enfin, dans les dancings restaurés par la paix, la dictature de ces " groupes " musicogènes fabriqués en série par quel Citroën !

Mais voici qu'Hawaï nous dépêche un orchestre, et, comme au temps lointain de la mode argentine, la tristesse ambiguë du désir qui cherche et le rythme flambant du désir qui tient vont modeler des danses de nouveau très humaines.

Désormais, foin du moteur à explosion, foin de l'usine, de la gare, de la mitrailleuse, du klaxon, de la plainte écorchante du



frein! Il ne s'agit plus d'échap
rapportent dans leurs instruments

N'était-ce pas, d'ailleurs, inélu
douceur et des amours polynésien
mais comme une vérité heureuse, d
du Pacifique ; on répétait les vo
comme Baudelaire et les symboli
les soirs madréporiques, les nuits
le gardénia et l'ibiscus. Gauguin s'

Plus près de nous encore, les d
et Francis Poulenc, espoir de la t
une nostalgique mélodie intitulée :

Les temps sont révolus; l'heu
A force d'aller quérir outre-atlanti
et sa réserve d'amour. On ren
dans les danses le sang remplacer

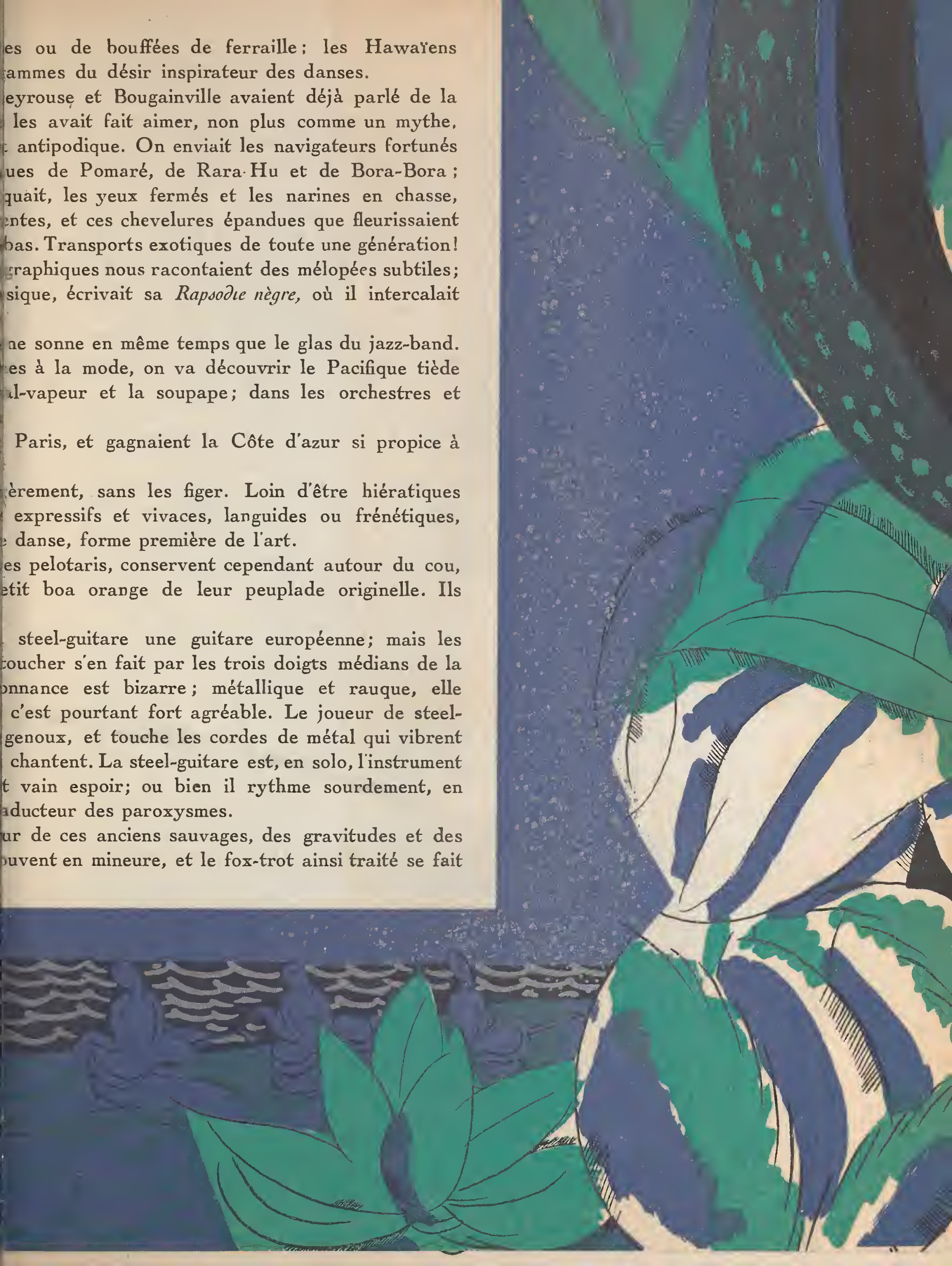
J'ai vu ces Hawaïens. Ils p
leur musique. Ils en reviendront b

L'Asie a marqué leurs visag
comme les danseuses de l'Insuli
naïvement dociles à l'instinct de r

Les hommes, habillés et râb
sur la paradoxale chemise de fl
jouent du ukalele et de la steel

Le ukalele est un violon n
cordes de ces instruments sont d
main droite armés d'ongles de
caresse en quelque sorte à rebrou
guitare couche son instrument à
complexement et longuement plut
de la mélancolie, du doux regret,
basse, les précipitations fébriles d

Les danses américaines pren
alanguissements imprévus; ils les t



es ou de bouffées de ferraille; les Hawaïens
ammes du désir inspirateur des danses.
eyrouse et Bougainville avaient déjà parlé de la
les avait fait aimer, non plus comme un mythe,
antipodique. On enviait les navigateurs fortunés
ues de Pomaré, de Rara-Hu et de Bora-Bora;
quait, les yeux fermés et les narines en chasse,
ntes, et ces chevelures épandues que fleurissaient
bas. Transports exotiques de toute une génération!
raphiques nous racontaient des mélopées subtiles;
sique, écrivait sa *Rapsodie nègre,* où il intercalait

ne sonne en même temps que le glas du jazz-band.
es à la mode, on va découvrir le Pacifique tiède
l-vapeur et la soupape; dans les orchestres et

Paris, et gagnaient la Côte d'azur si propice à

èrement, sans les figer. Loin d'être hiératiques
expressifs et vivaces, languides ou frénétiques,
danse, forme première de l'art.
es pelotaris, conservent cependant autour du cou,
etit boa orange de leur peuplade originelle. Ils

steel-guitare une guitare européenne; mais les
toucher s'en fait par les trois doigts médians de la
onnance est bizarre; métallique et rauque, elle
c'est pourtant fort agréable. Le joueur de steel-
genoux, et touche les cordes de métal qui vibrent
chantent. La steel-guitare est, en solo, l'instrument
t vain espoir; ou bien il rythme sourdement, en
aducteur des paroxysmes.
ur de ces anciens sauvages, des gravitudes et des
ouvent en mineure, et le fox-trot ainsi traité se fait



incompréhensiblement sentimental. On conçoit donc *a fortiori* le bonheur avec lequel ils exécutent les tangos tristes d'avant-guerre, saccagés par l'américanisme.

Une danseuse, native également, corse le jeu de l'orchestre et parade pour le triomphe du nouvel évangile. Elle est grasse, selon l'esthétique océanienne qui voulait que les reines, pour être plus admirables, s'imposassent, une fois l'an, en un lieu solitaire, une cure mirifique d'engraissement à la banane. A l'encontre des hommes, elle a conservé l'accoutrement de son pays. Cheveux dénoués, couronnée de fleurs, toute cliquetante de colliers de bois et de coquillages, elle danse, ceinte d'une crinoline de rafia qui laisse le torse libre et les bras nus. Sa danse, lente et provocante, est celle des récits de voyageurs. Elle s'offre, se refuse, ondule, aimante un joueur de ukalele. L'homme se dresse, quitte ses frères, entre dans l'orbite magique, et, toujours jouant, accorde le rythme commencé au diapason du tout puissant désir. La danse se précipite, sans cependant que la femme désunisse sa fluidité. L'homme pousse des cris étouffés, éructe des onomatopées barbares, se laisse aller à une gesticulation précise de tout son corps tendu, et bondit dans un transport final d'érotisme ingénu.

Le jazz-band était trop chaste, trop brutal sans raison; la caressante Honolulu, dont s'inspirent déjà tant de robes du soir, étreindra toutes nos femmes.

Jean BERNIER.

BENITO 1919

LE BASSIN D'ARGENT

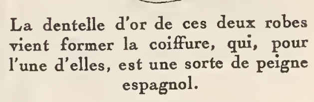
Robe de dîner garnie de ruban

ROBES-COIFFURES ET MANTEAUX A CAPUCHONS



Ces coiffures de perles et de jais font véritablement corps avec la robe, à laquelle elles sont rattachées par les colliers.





La dentelle d'or de ces deux robes vient former la coiffure, qui, pour l'une d'elles, est une sorte de peigne espagnol.

Ce turban de mousseline de soie jaune est rattaché à la robe assortie par son voile de mousseline de soie.

A gauche : Capuchon, manteau et pélerine tenant ensemble.

A droite : Cape pour le soir, munie d'un capuchon.

Au-dessous : Cape pouvant faire, à volonté, capuchon ou grande pélerine.



Cape de satin noir comportant un capuchon de jais.

Manteau de velours bleu de roi, col et bonnet d'hermine.

Coiffure et robe en mousseline de soie blanche. Les voiles qui les assemblent sont fixés par des cabochons de perles.



DE LA BEAUTÉ

Une dame avait un amant. Ce sont des choses qui arrivent. Afin de plaire à cette dame, son amant lui dit : " Tu es belle " — en l'enveloppant d'un regard sérieux. Il faut avouer que ce garçon manquait totalement d'imagination, et il en fut aussitôt puni, car la dame éclata de rire, à quoi il reconnut qu'il avait mis à côté. — " Vous êtes bien gentil, répondit la dame en passant la main sur le front du naïf enfant; mais voilà un compliment trop vague pour être agréable, et n'y revenez plus. " — C'était une de ces personnes qui aiment à reprendre, quand même on leur dit des douceurs. Au reste, sa modestie était feinte, et pour lui plaire tout à fait il lui fallait des éloges à sa mesure, et nuancés, dont chacun voulût dire quelque chose et n'eût pas encore servi. C'est ainsi qu'elle eût été attendrie si son ami s'était exprimé de la sorte : " Tu es belle, et Stendhal a dit que la beauté, c'est une promesse de bonheur. " — Mais il n'avait pas de littérature.



On ne dit pas : vous êtes belle ! à une femme, si on lui est de quelque chose. On y est alors trop intéressé, c'est peut-être l'amour qui vous aveugle. Dans ce cas : *Ah ! que tu me plais !* fait bien plus plaisir. — Mais que vous soyez assuré de ne jamais prétendre à rien d'une très belle personne, et que cela soit établi, — dites-lui qu'elle est belle, sans un mot de plus, après l'avoir visiblement étudiée : vous la verrez sourire de bonheur, sachant que cet hommage lui vient d'un connaisseur, non d'un galantin ; et qu'il est gratuit.



Le sentiment de la beauté est désintéressé. C'est pourquoi la plupart des gens ne vont jamais dans les musées. — Trouver beau l'Apoxyomène, tout seul, sans que personne vous le souffle, et se dire à soi-même la raison qu'on le trouve tel, voilà un plaisir parfait, qui vous hausse dans votre

propre estime. Un autre, aussi pur, est de sentir la vérité de cette maxime : " Aussitôt que le beau lui cause de l'ennui, un honnête homme s'examine et travaille à se corriger. " (Maurras *dixit.*)



Une très belle chose est accomplie. La beauté, c'est une convenance accomplie. Il y a de belle robes, et il y a de belles femmes ; il y a un plus grand nombre de belles robes, parce que c'est l'art qui les produit. Mais une très belle femme est plus belle que la plus belle robe, étant d'un seul jet, sans retouche. Et de très belles femmes sont rares. Mais ce n'est pas leur rareté qui les rend belles : elle nous les fait seulement désirer plus fort.



Une femme qui sait s'habiller ne cherche pas les couleurs qui lui plaisent : elle choisit celles qui lui vont.



C'est méconnaître le principe de la Beauté que d'affirmer qu'elle est loin dans le passé, derrière nous, et qu'on ne fait pas mieux. — Sans doute, on ne fait pas mieux dans l'ordre des choses que d'autres ont parfaites avant nous : la sculpture, par exemple, et l'architecture, dont les Grecs ont trouvé le type. Mais la musique est récente, et si la plus belle statue a été taillée, le plus beau chant est peut-être à inventer encore.

Déjà Baudelaire, en quelque endroit, a parlé de ce charme infini et mystérieux que procure la contemplation d'un navire. — Voici la dernière beauté, qu'on ne soupçonnait pas il y a vingt ans, et en vingt ans créée de toutes pièces, désormais fixée, parfaite, accomplie : l'automobile, où, par l'acier, le nickel, le cuivre, le cuir, le bois, le verre et l'étoffe savamment ordonnés, de la puissante magnéto jusqu'à la montre dans sa gaine, du vermiculage des pneus au juste écartement des roues, du vernis de la carrosserie jusqu'aux dimensions du châssis — tout concourt à donner à cet appareil, tout d'abord ridicule à voir, cette apparence de confortabilité, de convenance, d'harmonie, de robustesse élégante et sévère, — caractères éternels de la Beauté, Madame.

Émile HENRIOT.



Jadis à Golconde
et
Maintenant...



SUR un rocher, qu'arrosent la Krichna et le Pennar, près d'Haïderabad, dans le Decan, jadis capitale du royaume de Télinga, renommée dans les temps pour une des plus féeriques villes du monde, des plus éclatantes, des plus riches, Golconde n'est plus qu'une forteresse et qu'une prison, où, il y a 40 ans, aucun Européen ne pouvait pénétrer s'il n'avait le permis du prince du Nizam, à qui les Anglais, dont il est tributaire depuis 1800, avaient laissé cette prérogative. Les deux rivières qui la baignent ne roulent plus, comme autrefois, des diamants et des pierres précieuses dans leurs eaux magnifiquement bienfaisantes. Et les trésors de Golconde se sont ainsi dispersés. Avoir été peut-être par sa splendeur l'origine de tous les trésors des contes orientaux, la caverne d'Ali-Baba, et n'être plus que le refuge des banquiers d'Haïderabad en cas d'alerte dans le pays, du temps des révoltes des Cipayes, quelle diminution et quelle tristesse !

Comme il y avait, dans cette richesse mystérieusement produite, dans cette pêche vraiment miraculeuse de diamants dans l'eau d'une rivière par de grands Hindous tout en bronze, sous l'éclat bleu du soleil dont ces pierres gardaient le reflet, plus de poésie, de surnaturelle émotion que dans les pierres extraites des mines, mécaniquement, par des ouvriers syndiqués !

Que sont devenus ces diamants ? On en a pu suivre quelques-uns, très rares. La plupart, restés au pouvoir des rajahs, participent encore aux somptuosités orientales et les rehaussent à la fois. D'autres, partis en Europe, s'étaient concentrés dans les cours et, de là, dans les familles : cadeaux royaux, prix de services, tendres gages. A quelles fêtes ont-ils brillé et quelles femmes embellies ? Quelles amours servies ou traversées ? Quels meurtres, peut-être, payés ou quelles trahisons ? A leur origine mystérieuse, quels mystères encore ont dû s'ajouter ?... Ils renferment tout ce qui peut émouvoir l'imagination ardemment rêveuse qui mène tout collectionneur.

Il n'en existe à notre connaissance aucune collection. Ces brillants ont pourtant tout le charme des vieilles choses, tout un contenu d'histoire et une physionomie particulière. Leur forme d'abord les distingue. Ils n'ont rien de ces diamants ronds, trop semblables les uns aux autres. Carrés, rectangulaires, ovales, à larges facettes, à haute table, on y sent la main de l'ouvrier. Mais surtout leur matière est incomparable. Elle semble contenir à la

fois l'eau et le feu : la première dans sa pureté, le second dans son éclat. C'est pour eux, semble-t-il, qu'ont été inventées ces deux expressions : l'eau d'un diamant, le feu d'un brillant. Leurs reflets sont particulièrement étranges : bleutés, dorés, verts ou bruns, roses ou noirs, avec une intensité, une richesse de splendeur qu'aucun autre brillant n'égale, comme si l'Orient, ce berceau de toute magnificence, y avait laissé sa lumière. Mais personne ne les recueillait par goût ou par choix. Ils s'étaient amassés, de générations en générations, dans de très vieilles familles, d'où jamais peut-être on ne pensait qu'ils sortiraient.

Soudain, voilà la guerre et les révolutions successives. Les trônes s'écroulent à nouveau. Les empereurs tués, chassés, enfuis, les sociétés émigrées, sans ressources et sans métiers, les diamants les suivent, reliques qui bientôt deviennent la sauvegarde et le seul moyen de vivre encore. Et les voilà de nouveau dispersés à travers notre occident gris.

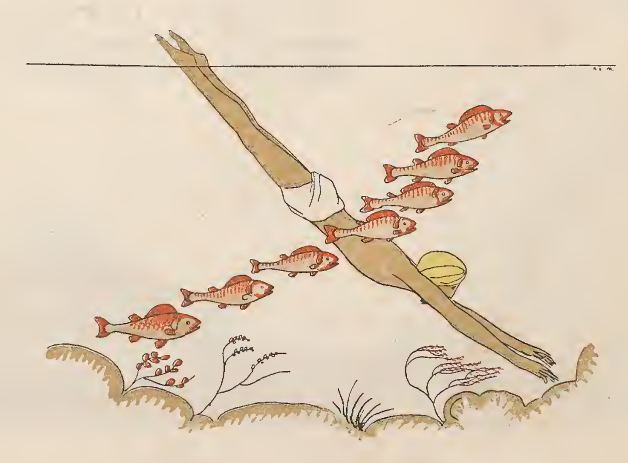
Vont-ils nous émouvoir à notre tour? Dans la recherche de luxe, de somptuosité actuelle il est impossible qu'ils ne nous émeuvent pas. A l'heure où le cadre ancien est encore celui dont chacun, s'il le peut, cherche à s'entourer, aucune pierre ne s'assortit mieux aux tapisseries, aux reflets des bois de rose et d'amaranthe, aux vieux velours profonds, à l'or moulu des anciens bronzes. Une femme ne peut pas seulement paraître riche, elle doit surtout



être élégante et raffinée ; et porter une de ces pierres est vraiment une distinction. Une fiancée qui choisira telle bague, ainsi formée d'un de ces brillants, évitera la banalité du solitaire tout en respectant la tradition. Et avoir une de ces pierres rares, au moment où l'on veut faire des placements en bijoux, est une assurance contre l'infortune.

C'est ce qu'a compris Robert Linzeler et ce qu'il a réalisé. On se souvient des bijoux d'Iribe qu'il avait naguère montés. Sa sensibilité qui s'était manifestée très vive alors a subi, devant ces brillants, après les spectacles de ces cinq années de guerre et les émotions qu'il avait éprouvées à Reims au sauvetage des œuvres d'art, tout le charme curieux, presque tragique de ces brillants si mystérieusement découverts et si soudainement amenés à Paris. Il les a rassemblés à nouveau ; et c'est un spectacle singulier que celui de ces brillants dont l'éclat profond, doux, intense et chargé de passé luit dans ces montures de platine très simples d'une si moderne façon.

Marcel ASTRUC.



Barjansky.

Mlle PAULETTE DUVAL

Costume de Dœuillet

AS-TU ÉTÉ SAGE ?

Robe du soir et robe d'enfant de Jeanne Lanvin



TANGER

ou

LES CHARMES DE L'EXIL

Robe d'après-midi et Cape de Paul Poiret

J'AI LE BOUT DU NEZ ROUGE

ou

UN MALHEUR VITE RÉPARÉ

Robe de Worth

CROQUIS
DE
MODES

par

Raoul Dufy

SOIERIES DE BIANCHINI-FÉRIER & Cie
DESSINÉES PAR RAOUL DUFY







quis N° II ©

Gazette du Bon Ton No 1 1920





N° III © Gazette du Bon Ton — N° 1. 1920





oquis N° III — Gazette du Bon Ton · N° 1 · 1920.





quis N° V

Gazette du Bon Ton · N° 1 · .1920.




roquis N°VI





roquis N° VII · Gazette du Bon Ton · N° 1 · 1920.





oquis N° VIII
C LV
Gazette du Bon Ton · N° 1 ·
1920.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 1. — *Madras en soie, inspiré du mouchoir de tête des Bourbonnaises et des Martiniquaises, employé, ici, comme coiffure du soir.*

⁂

Pl. 2. — *Redingote en chetland et pantalon fantaisie. — La robe est en taffetas diaphane.*

⁂

Pl. 3. — *Robe de chambre en satin brodé noir et argent, fermée au moyen de trois brandebourgs en ganse d'argent. — La robe blanche est en charmeuse.*

⁂

Pl. 4. — *Cette robe de dîner en satin noir forme jupe-culotte. Elle est garnie de rubans vert jade, effilés par les bouts, remontant des deux côtés et élargissant les hanches dans un mouvement de paniers.*

⁂

Pl. 5. — *Ce costume de danseuse espagnole est de Dœuillet. Il était porté par Mlle Paulette Duval dans l'*Heure exquise, *au théâtre Michel. Le taffetas orange et le velours bleu saphir sont brodés or et jade.*

⁂

Pl. 6. — *De Jeanne Lanvin, une robe du soir et une robe d'enfant. La robe du soir est en satin et est garnie de dentelle d'argent. Le corsage de la robe d'enfant est en taffetas, et la jupe en mousseline blanche rayée de groupes de rubans et garnie de nœuds sur les côtés. Bonnet ancien en velours perlé.*

⁂

Pl. 7. — *Voici, de Paul Poiret, une robe d'après-midi et une cape, l'une et l'autre en grosse bure marocaine. Broderies blanches sur les coutures et ornements de pompons en laine. La ceinture est un bracelet de cuivre gallo-romain. Le chapeau, grande capeline en paille, est la coiffure des femmes de Tanger.*

⁂

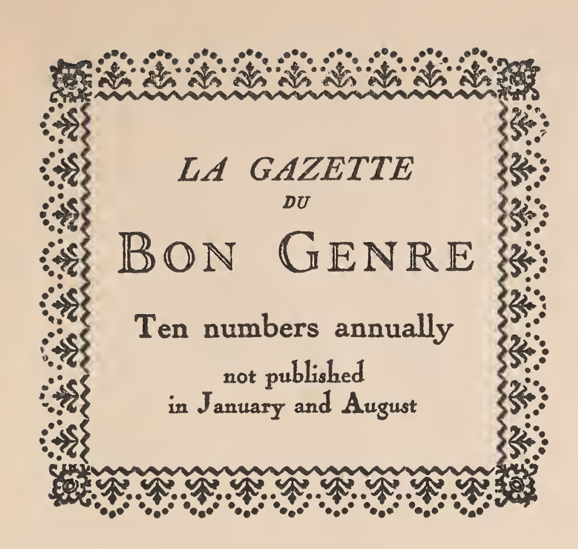
Pl. 8. — *Costume tailleur de Worth, en jersey grège, rebrodé et garni de loutre.*

⁂

Croquis de I à VIII. — Croquis I. *Robe de printemps, en satin imprimé.* — II. *Robe de foulard imprimé.* — III. *Robe de satin imprimé.* — IV. *Robe de foulard.* — V. *Robe de jeune fille, en taffetas diaphane.* — VI. *Manteau de voyage en satin imprimé doublé or.* — VII. *Manteau de Paul Poiret, en sardanapale.* — VIII. *Manteau pour le soir, en damas cortège d'Orphée.*

Les tissus de soie de ces robes et de ces manteaux sont fabriqués par Bianchini-Férier, sur les dessins de Raoul Dufy.

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*



PRICE

SUBSCRIPTION: THIRTY-TWO DOLLARS

Four Dollars Per Copy

CONDÉ NAST PUBLISHER
19 West 44th Street
New York

Imprimé
sur les presses de
Studium - Paris

N° 2. — 1920 3e Année

Gazette du Bon Genre

ART. MODES. FRIVOLITES

The
SECOND NUMBER
of the
NEW SERIES
of this
MAGAZINE

The publication of which was suspended during the War



CONDÉ NAST PUBLISHER
19 West 44th. Street
NEW-YORK U.S.A.

PARIS
LES ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

LONDON
THE FIELD PRESS Ltd.

GENÈVE
NAVILLE et Cie



Les Couturiers cités ci-dessous par ordre alphabétique ont contribué à fonder la Gazette du Bon Genre, ou lui apportent, en outre, avec leur collaboration, l'aide de leurs conseils.

CHERUIT
DŒUILLET
DOUCET
LANVIN
PAQUIN
PAUL POIRET
REDFERN
WORTH

ainsi que BEER qui est venu se joindre à eux.



LA GAZETTE DU BON GENRE

Mars 1920 — 3e Année — N° 2

SOMMAIRE

PLANCHES HORS-TEXTE

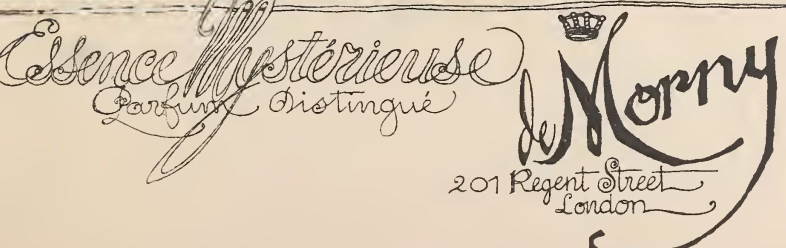
La Gazette du Bon Genre

IS PRINTED AND PUBLISHED IN PARIS
BY "LES EDITIONS LUCIEN VOGEL."

There appears in this issue of "La Gazette du Bon Genre," upon the color plates and croquis, the name GAZETTE DU BON TON. Unfortunately, with the first numbers to be issued since the temporary discontinuance of publication of that French magazine during the war, the French publisher failed to realize that the name BON TON must not be used on publications in the United States. In order, therefore, to comply with an order of the Court which prohibits the use, in the title, of the words BON TON or any words or phrase similar thereto, and the use of the words BON TON or any words or phrase similar thereto in any manner in connection with any such book, booklet, magazine or publication, we have endeavored to eliminate these words wherever possible. Inadvertently, however, the name BON TON appears as above stated, and wherever the same appears in "La Gazette du Bon Genre," it is there by courtesy and permission of the S. T. Taylor Company, its exclusive owners, who appreciate that the typographical beauty of this magazine would be seriously marred if these words were in every instance effectively obliterated.



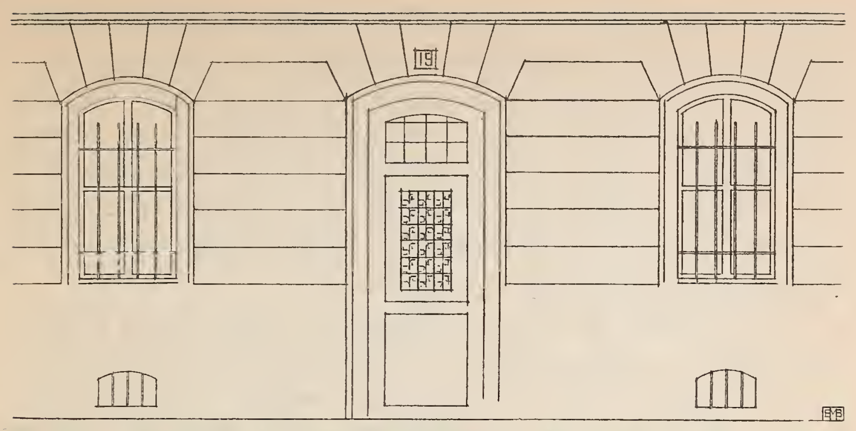
Felix Lorioux











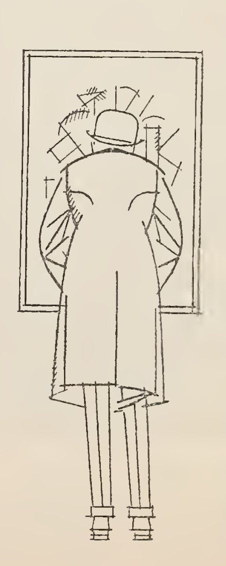
LA PEINTURE ABSOLUE

Luc tourna à droite et entra dans la rue de la Baume. Il dépassa, sans s'y arrêter, la maison d'un diplomate, et celle d'une jolie femme. Son destin l'appelait. Il arriva devant un petit hôtel dont la porte était entr'ouverte. Quelques personnes y pénétraient. Il les suivit, et se trouva dans une salle basse, où un tapis gris pâle étouffait les pas. Il vit sur une tablette une statue qui ressemblait au mécanisme d'une horloge ; mais il n'était pas mûr pour la grâce, et il ne fut point terrassé. Il monta un petit escalier, entouré de peintures vives comme des cartes à jouer. Enfin, il atteignit une sorte de hall où des tableaux espacés participaient au recueillement général.

Point de vains cadres d'or ; une bande plate de bois brun entourait la peinture, qui donnait elle-même une étrange impression de calme et de repos. C'était l'exposition de M. Metzinger. Luc en fut charmé sans démêler d'abord la

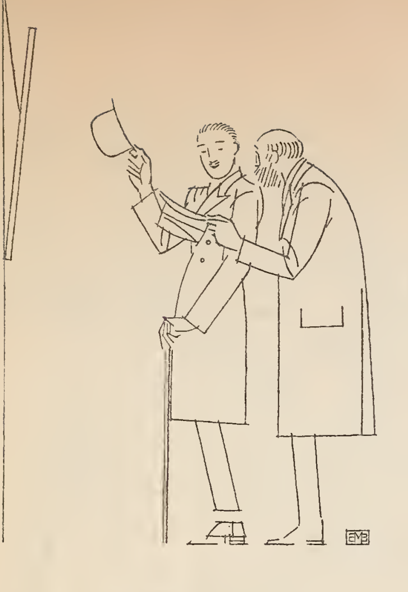
cause de son plaisir. Au bout d'un peu de réflexion, il s'aperçut que ces tableaux n'étaient composés que de quatre tons : l'un de ces tons variait du jaune au brun ; l'autre du bleu pâle au vert des sels de cuivre ; enfin le blanc et le noir achevaient la gamme et se mêlaient parfois pour former du gris. " Voilà, se dit-il, toute la peinture : le froid et le chaud, la lumière totale et la nuit absolue. Voilà les quatre éléments. Un artiste n'a besoin de rien de plus. "

Il examinait avec un vif intérêt de quelle façon l'artiste employait ces quatre éléments. Un tableau surtout l'enchanta. Le centre était une tache noire. Les blancs se disposaient à l'entour. Les bleus leur succédaient, et les bruns se jouaient dans la dernière auréole. Naturellement le tableau n'avait point cette rigueur. Les teintes, d'une beauté singulière, étaient disposées selon des surfaces et des lignes de forme subtile, dont les proportions calculées se répondaient dans un subtil



équilibre. Beaucoup de tableaux étaient
comme construits sur deux arcs de coor-
données, ou présen taient au moins une
symétrie bilatérale. Mais par une cu-
rieuse inversion, les figures restant sem-
blables à l'un et l'autre pôle, les
surfaces qui étaient chaudes à gauche
devenaient froides à droite. Ainsi la
peinture était comme un édifice, fait de
lignes et de plans, de surfaces éclai-
rées ou sombres, froides ou chaudes,
et distribuées selon des lois.

Un vieil homme aux yeux noirs
observait le même tableau que Luc re-
gardait. Ils reculè rent ensemble d'un



pas et se heurtèrent. Comme si ce mouvement symétrique avait répondu à l'atmosphère du lieu, ils se saluèrent, et le vieillard dit : " Monsieur, voici la peinture absolue. "

— " Absolue ", dit Luc, en abandonnant son âme aux effets de la conversion qui commençait à la troubler.

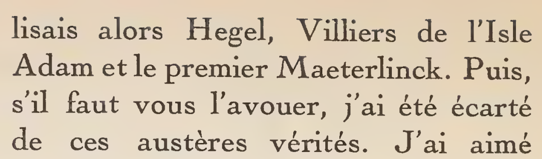
— " L'artiste, reprit le vieillard, ne peint pas les choses, mais seulement l'idée des choses. Etes-vous plotinien, Monsieur ? "

— " Heu... " fit Luc.

— " Le monde sensible n'existe que dans la mesure où il est pensé. Cette pensée qui construit véritablement l'univers, est l'objet de la peinture. Il ne faut pas copier, Monsieur, il faut peindre l'essence même des êtres, et leur prototype éternel. Voyez, continua-t-il en montrant un tableau qui représentait une table de cuisine, ceci n'est pas un paquet de sucre entr'ouvert : c'est le sucre en soi. Le phénomène est fugitif et le sucre fond dans le café ; mais l'idée est immortelle et invariable. "



— " J'ai aimé ces doctrines dans ma jeunesse, dit Luc. Je



lisais alors Hegel, Villiers de l'Isle Adam et le premier Maeterlinck. Puis, s'il faut vous l'avouer, j'ai été écarté de ces austères vérités. J'ai aimé l'apparence changeante des choses, et les jeux fuyants de la lumière, et les vains enchantements. J'ai été impressionniste et c'est pourquoi mon âme n'est pas pure. Mais celle de M. Metzinger l'est parfaitement. "

— " Elle l'est, Monsieur, dit le vieillard. C'est pourquoi dans ses tableaux la lumière ne se décompose jamais. Elle reste blanche, rassemblée autour d'elle-même en un chaste faisceau, belle parce qu'elle est une, et incorruptible parce qu'elle n'a pas été divisée. "

Le vieillard disparut.

Luc ne douta point qu'un ange eût parlé par sa bouche, et il résolut de changer de vie. " Oui, dit-il, l'absolu seul est beau. Je te maudis, arc en ciel, chatoiement de Maïa. Je vous maudis, fuyantes apparences, caprices et jeux qui avez diverti mes jours frivoles. Il faut aller jusqu'à l'idée des choses. "

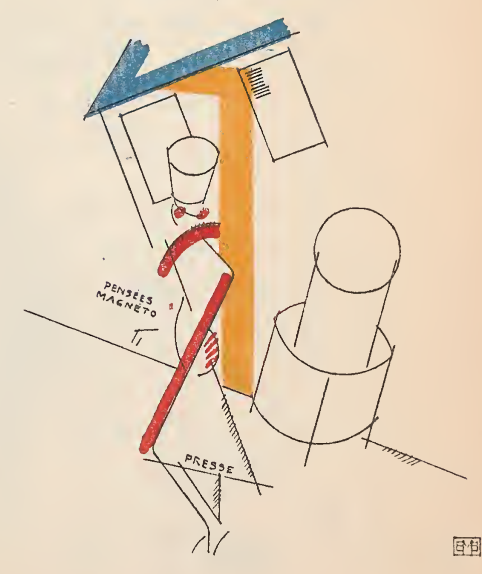
Il descendit d'un pas ferme l'escalier, qui était un escalier en soi. Déjà sa vision de l'univers était changée. L'univers n'existe qu'autant qu'on le pense, et il le pensait maintenant d'une façon dégagée des apparences. Il vit la rue de la Baume sous l'angle de l'absolu, et elle n'était plus faite que de quatre lignes. Et ces lignes étaient si simples qu'il hésitait

à s'y engager; il lui semblait marcher sur les figures d'un trait de géométrie.

A ce moment, d'un seuil voisin, sortit Mme d'Allodole, qu'il connaissait, et qui était la plus jolie blonde de Paris. Et il vit, non plus sa frivole apparence, mais son idée éternelle. Qu'elle était changée ! A des courbes agréables avaient succédé des lignes droites, et par endroits des quarts de cercle. Elle était toute faite de plans, de troncs de cône, et d'intersections d'un cylindre par une sphère. Elle avait l'austère beauté de l'absolu. Sa figure avait perdu tous ses traits. Une teinte grise uniforme recouvrait son visage, et ses yeux étaient comme deux boutons de bottines. Elle semblait transparente, et la perspective des murs se voyait à travers son corps. Elle avait perdu les frivoles séductions de la chair, et Luc était devenu cubiste.

Henry BIDOU.







D'un ornement du visage

Un jour, Agnès, par jeu, devant sa glace, disposa son collier dans sa coiffure et, comme son ami était poète, il lui dit : — Tiens ! Un rire de perles à votre oreille.

Il n'en fallut pas davantage et Agnès devint Célimène. Je veux dire ainsi que ce qui n'était chez elle qu'un divertissement innocent devint un calcul de sa coquetterie...

Je vous donne cette explication pour ce qu'elle vaut ; mais il me plait d'imaginer qu'une mode charmante ait commencé à la façon d'un conte de fée. Zonzon, qui lit par dessus mon épaule et dont l'âme s'exprime dans son intégrale ingénuité, m'accuse de vous « bourrer le crâne » ; mais j'ai appris à négliger les points de vue de Zonzon. Quant à Valentine, la première fois que



je lui ai parlé de l'invention d'Agnès, elle s'est écriée :

— Fi, mon cher ! Un ornement de sauvage ! Et me ferais-je percer les oreilles ?

Ce qui prouve qu'elle tient à quelque virginité. Je lui ai répondu qu'il n'était point question de cette opération barbare et, quand je l'ai revue le lendemain, sa joue s'agrémentait d'un pendentif dernier cri. Il est juste d'ajouter qu'elle l'avait mis à son chapeau, ce qui était une originalité et une anticipation à la fois, puisque, depuis, toutes les modistes ont imité le geste de mon amie. Elle expliqua :
— Vous comprenez : tout est dans la manière de le porter.

Comme si, de fait, toutes les femmes n'avaient pas précisément la manière...

Pour moi, ce que je considère le plus en cet ornement du visage, c'est surtout que par lui les femmes aient ajouté à leur grâce d'écouter. Même la chose me paraît proprement admirable. Il me semblait jusqu'à présent que leur sourire suffisait, à quoi la majorité d'entre elles doivent leur réputation d'esprit. Il n'est pour les femmes rien d'impossible puisqu'elles trouvent, en



somme, le moyen de compléter l'absolu. Regardez leurs pendentifs tandis que vous parlez : cette confiante inclinaison, ou ce brusque écart, ou encore ces hochements malicieux. C'est des femmes surtout que la parole est d'argent; mais aujourd'hui leur silence est de perles, ce qui le rend deux fois appréciable. Je pose en fait qu'un homme délicat doit accorder ses propos au pendentif de son flirt. Mettrez-vous en courroux cette joue caressée de nacre? Nous sommes tous délicats ou nous essayons de l'être. Témoin Gérard.

Certain soir, à dîner, Gérard s'éprit de sa voisine. L'aventure arrive communément.

La tempe de la dame s'ornait de perles vertes. C'était joli, mais pas tout à fait ça. Pourquoi? Cette joue trop pâle peut-être... Gérard essaya d'un propos léger. La dame s'anima. Gérard avait trouvé; il bénit les dieux. Ce rose naissant était seyant à ravir. Encouragé, Gérard risqua une allusion plus vive. Ce fut tout à fait bien. La joue s'empourpra. La dame effleura les doigts de l'indiscret de son éventail à longues plumes : — Voulez-vous bien vous taire?

Mais elle était ravie de rougir... Pour la suite, ce sont des choses qu'un honnête homme ne raconte pas... N'allez pas croire pourtant que chaque fois que le pendentif de votre voisine est en perles vertes...

LOUIS LÉON-MARTIN.



des Pieds et des Mains



LA danse est un sport, le seul qui convienne aux dames — avec un autre que tout le monde sait — et combien supérieur à celui-ci! Le fox-trot est vainqueur de l'amour. Mieux que l'amant aux insistances révélatrices d'un grossier matérialisme, le danseur berce le rêve, contribue à la réalisation d'un état physique délicieux, dont les circonstances et le lieu lui interdisent de profiter, comme ailleurs en ces rez-de-chaussée de garçons où il détourne à son profit d'égoïste masculin un fleuve voluptueux, de cinq à sept coulant amoureusement, du cerveau par le sang, au corps caressé des danseuses.

Mais la danse doit être surtout un exercice de beauté. Qu'on veuille bien ne trouver ici, dans ces conditions, nulle critique; mais quelques préceptes d'ordre général inspirés par l'intérêt supérieur de la danse — le plus grand privilège de l'homme, après le suffrage universel.

Ne pas entourer, Madame, en dansant, de votre bras gauche, quelque agrément que vous pensiez avec raison que ce doux contact lui procure, le cou de votre cavalier. La main arrêtée au milieu du col, le petit doigt sur la couture du smoking, comme on nous disait au régiment pour la couture du pantalon dans la position du garde à vous.

La main droite du cavalier?... Placée à la ceinture de sa danseuse. Ne pas envelopper du bras déployé, comme d'une ceinture de force de lutteur, une taille frêle numérotée 40 de mannequin. Votre main, donc, arrêtée juste au

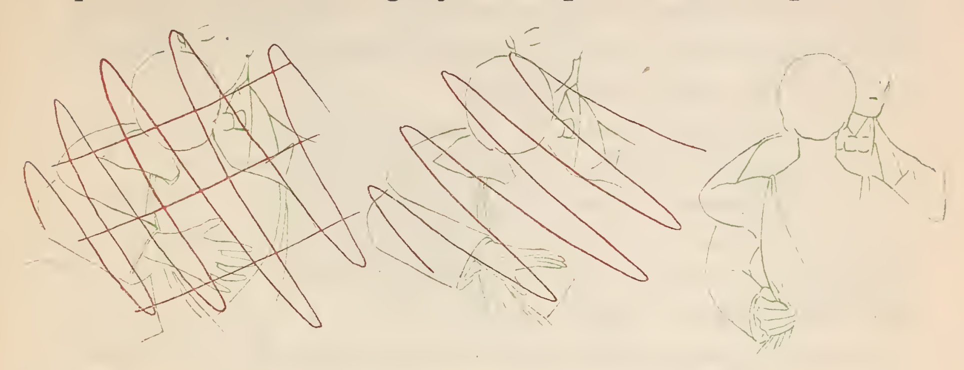


milieu d'un dos charmant, en deçà plutôt qu'au delà, et venant s'appuyer sur le côté du torse, où les doigts sentent, entre les côtes et le tulle, le jeu mouvant d'un corps plein de jeunesse.

Et les jambes et les pieds... Ah, ceux-là! On doit se persuader premièrement que la danse ne consiste pas dans le soin d'empêcher de danser son partenaire. Nulle utilité apparente et nulle réelle nécessité à ces emmêlements l'un dans l'autre, comme sous la table pendant le dîner, où cela ne présente pas le même inconvénient. Laissez réciproquement à vos membres, comme aux petites nationalités, le droit de disposer

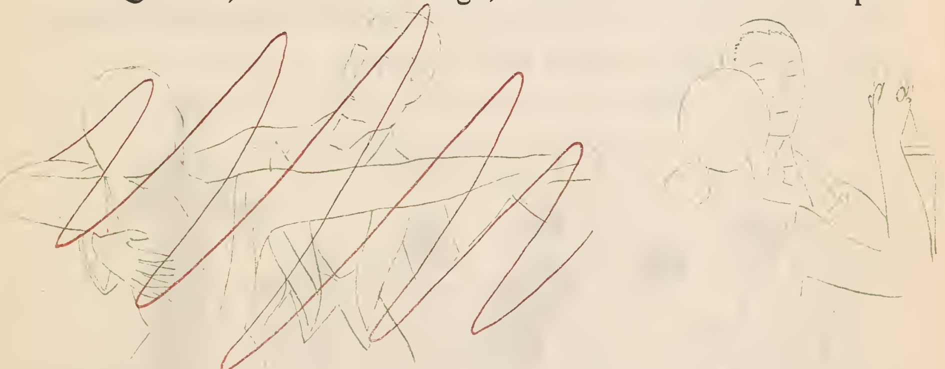
d'eux-mêmes. Et évitez le corps à corps, qui n'est pas de la chorégraphie.

La tête droite toujours, et le plus possible de face ; proscrivez ce décentrage systématique de certains qui, éten-



dant les bras en croix, mettent leur menton à la hauteur de la saignée du bras de leur danseuse et réciproquement, pour danser, disent-ils, avec plus de commodité.

Qu'ils jouent au bridge, ceux-là. Justement que



c'est le diable, en ce moment, de trouver un quatrième.

Conseils généraux, pour conclure, et qui n'auront pas été en vain s'ils amènent un seul pécheur à renoncer à

certaines pratiques entachées de vulgarité. Qu'est-ce, par exemple, que ces prouesses acrobatiques plus à leur place sur un *plateau* de music-hall que dans la bonne compagnie, et qui consistent à projeter en l'air, de temps à autre, comme un gracieux volant, sa légère compagne, quitte à la rattraper adroitement sans la laisser tomber au moment où son propre poids la fait redescendre à terre?

Le bon goût, révolté, se voile la face; et l'amour, remontant d'un coup d'aile, s'enfuit loin de ces spectacles.

Il est permis de faire le *jazz* dans le fox-trot. Défense absolue, par contre, de faire le *chimmi :* tremblotement trop significatif, yeux chavirés et bouche crispée. Les habitués des bas-fonds de San-Francisco aiment à faire ce *chimmi* dans leur fox-trot. Mais cela n'est peut-être pas une recommandation suffisante.

Nul inconvénient, enfin, à danser des one-step très fougueux — oui; endiablés — oui; longs glissements sur le plancher et rapides sauts en largeur rapprochant vivement les deux pieds l'un contre l'autre. Pas laid véritablement, admis enfin, autorisé du moins pour l'instant.
Profitez-en avant que cela ne soit condamné.

LE DANSEUR INCONNU.





LETTRE AU DIRECTEUR DU « BON TON »

SUR UN VÊTEMENT INUTILE

VOUS m'envoyez de fort jolis dessins de Benito, mon cher ami : il vous faut, dites-vous, cinquante lignes pour les expliquer. Comment répondre à votre confiance? Il s'agit de robes, et de bien charmantes : que ne me demandez-vous plutôt la moindre chronique sur l'immortalité de l'âme ! Voilà un sujet ! mais des robes, et des robes d'intérieur encore... On ne sait rien de plus futile, de plus inutile. — Vous protestez ? un mot de plus et je vous enferme dans un syllogisme.

Les plus jolies robes d'intérieur, on ne les garde pas longtemps : si la dame est mieux que la robe, elle l'enlève. Et si la robe est mieux que la dame, elle craint de l'user et l'enferme dans un placard, par économie. Car de deux choses l'une : une femme reçoit, ou ne reçoit pas. Si elle ne reçoit pas,

qu'a-t-elle à faire d'une robe d'intérieur? Si elle reçoit, c'est plusieurs personnes. Va-t-elle paraître en déshabillé ? Pourquoi pas vêtue de pilou, et les cheveux en bigoudis ? — Mais si sa porte reste condamnée à tout le monde et ne s'entrebaille que pour un seul — elle sera vite toute nue. Vous le voyez, mon cher ami, la robe d'intérieur est superflue. Benito n'y a pas songé.

Il n'a pas non plus songé à ceci : que c'est toujours les femmes qui sortent beaucoup qui ont les plus jolies robes d'inté-rieur. A moins d'une personne raffinée qui a besoin d'un vêtement particulier pour s'amuser avec son chien ; d'un autre pour faire des bulles dans l'eau avec une paille ; d'un troisième pour servir le thé; d'un quatrième pour sortir du bain ; d'un cinquième pour se faire peindre ; d'un sixième pour fumer et dessiner des ronds dans l'air avec sa fumée...

Tout cela n'est pas bien sérieux : la Russie agonise, le change baisse et la Seine monte ; l'horizon est noir. Les dames,

direz-vous, s'en soucient peu : la grande affaire est de séduire, à leur avis. Plaisent-elles moins dans la jupe-culotte ou sous la crinoline? — Le vrai voluptueux prend du plaisir à s'égarer. C'est la recherche qu'il préfère, et, comme à la chasse, non le gibier, mais sa poursuite. Nous voulons des dessous savants, beaucoup de rubans, de nœuds compliqués, des labyrinthes de dentelles. Les lingeries modernes qui passeraient dans une bague, et qu'on écarte en soufflant dessus, elles déçoivent. Elles disent oui plus vite que celles qui les portent : c'est à peine de quoi troubler des collégiens, et il faudrait être romantique comme Gautier (ou très pressé) pour conseiller à la plus belle de mettre en guise de costume une simple rose dans ses cheveux.



Pour nous, vieux philosophes réalistes, qui n'aimons pas les femmes inutiles, nous leur demandons qu'elles nous charment. La plus jolie robe ne servira de rien à la plus laide ;

et comme c'est pour un regard que nous entrerions dans le feu, c'est aussi pour la beauté de celle qui le porte que le moindre voile nous sera charmant. Vous pensez sûrement comme moi, mon cher ami. Benito aussi.

Nicolas BONNECHOSE.

P.-S. — Après tout, mon cher Directeur, je n'y entends rien : introduisant en toute chose la logique et le sentiment, qui se contredisent. Les dames n'entrent point dans ces subtilités, et elles n'ont pas tort, puisque leur règle, c'est de plaire. Plus fortes en cela que nous, elles excellent à nous surprendre, et chassée de partout, c'est en elles que la divine fantaisie trouve son refuge. Ainsi, au plus fort de l'hiver, on les voit paraître à peu près nues lorsqu'elles font grand tralala, et, dans l'intimité, jalousement cacher tout — même à leur plus tendre ami. Laissons-les se vêtir et se dévêtir chez elles ou dehors au gré de leur imagination légère. Puisque c'est afin de nous séduire qu'elles font l'un et l'autre, le mieux n'est-il pas d'en être content ? N. B.



Robert Bonfils

BEAULIEU DANS LES FLEURS

Manteau et Robes d'après-midi

LA VISITE

Robe d'après-midi et robes d'enfants de Jeanne Lanvin



A la recherche d'un Néologisme

LE moins qu'on puisse dire sur le chapitre de la lingerie, c'est qu'on en porte si peu aujourd'hui que cela ne vaut pas la peine d'en parler. On ne peut, sans impropriété intolérable, continuer de donner le nom de *linge* à des petits bouts de tissu nécessaires seulement par l'idée qu'on s'en fait — et qui sont, d'ailleurs, non en toile, comme tout véritable linge, mais en mousseline, en crêpe georgette, en tulle, en dentelle, à ce qu'on m'a dit.

On m'a dit aussi que les dames ne mettent pas de linge (Ce terme ne va pas. Il faudrait trouver un néologisme) ne mettent pas de linge pour aller danser. Ha, que ne suis-je danseur! Elles ne seraient vêtues, des pieds à la tête, ce qui est peu de chose par le temps qui court, que de leur robe et s'apporteraient ainsi, danseuses intégrales, dans les bras de leurs cavaliers. C'est absolument naturel et fort compréhensible ; et l'on sait qu'il faut n'être pas gêné dans ses vêtements pour bien danser.



Maintenant, si leur linge (oh ! ce mot...) si leur linge est si court quand d'aventure elles en ont, ce n'est pas leur faute mais la faute des robes qui se portent décolletées de partout cette saison et voilà tout. Les moralistes ne savent pas, bien sûr, pour ronchonner comme ils font, toutes ces







excellentes raisons qui me semblent, à moi, si claires depuis qu'on me les a dites. Comme quoi il n'est rien tel que de parler pour s'entendre. Tout paraît simple, lumineux quand une fois on vous l'a bien expliqué.

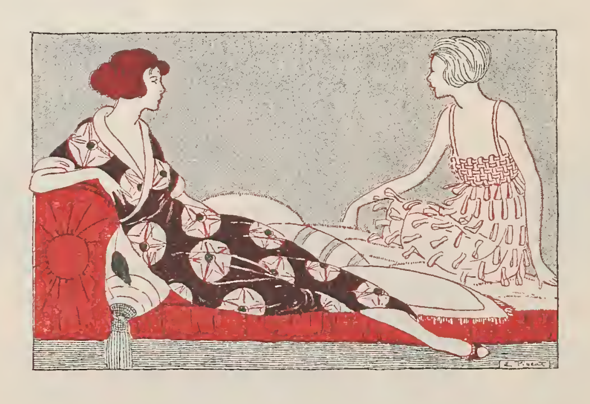
Il n'en reste pas moins que ces mœurs nouvelles, si agréables pour les jeunes, affligent les gens d'un autre âge, qui voient là, bien à tort, les signes évidents de la fin du monde. Une jeune personne du meilleur ton était fiancée. Elle épousait un garçon respectueux et soumis qui avait la mère la meilleure de la terre.

Celle-ci trouvait la jeune fille charmante, charmante, habillée seulement un peu court, mais cela devait s'arranger avec le mariage... O naïveté ! O candeur ! La bonne dame, qui avait sur les trousseaux de mariée des idées d'avant le déluge, emmena la fiancée dans un magasin de l'autre siècle où l'on déplia devant elle des pièces de toile à n'en pas voir la fin.

— Vous m'en mettrez, dit la jeune fille, de quoi faire deux douzaines de torchons de cuisine.

Elle ne soupçonnait pas qu'on en pût faire un autre usage...

Marcel ASTRUC.

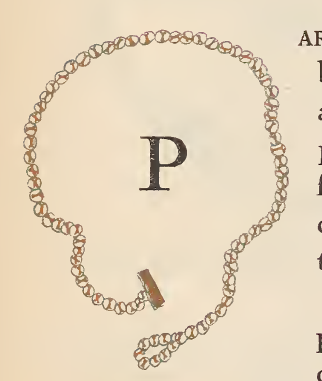


L'ÉVENTAIL D'OR

Éventail et Bracelets



ÉVENTAILS et BRACELETS



PARURE de la nonchalante main — avec les bagues, mais celles-ci feront l'objet d'une autre étude — attributs inventés par la grâce pour compléter, illustrer les gestes de la femme — c'est à ce titre qu'éventails et bracelets sont réunis, ici, sous le même dévotieux chapitre.

Les bracelets : ornement du bras, du poignet, voire de la cheville, brillante parure de la nudité... Il les faut nombreux. Ils doivent être de platine, ornés de brillants; en ivoire, bras pivotants en onyx terminés par des boules chinoises en corail rose — pour le poignet. Au bras, des bracelets en émail et diamants — souples — s'attachant par un pompon et une boutonnière. Pour la cheville, à l'occasion, de



simples gourmettes d'or, ou un tour de petits brillants — souples, bien entendu, mais assez ajustés, non trop larges et flottant le long de la jambe.

Ceux-ci pour les modernes. Pour les anciens, d'étonnants bracelets indo-persans du XVIIe siècle, d'un travail exquis : anneaux en émail et diamants terminés aux deux extrémités par des têtes de dragons, ou d'éléphants entrelaçant leurs trompes ; de gros anneaux thibétains en perles de corail agglomérées ; des bracelets extrême-orientaux doublés d'écaille et décorés de pierres de couleur.

Bracelets de Cartier. Bracelet-serpent, de Bastard, chez Linzeler

Et les éventails : grands et petits ; en plumes, en soie et brodés ; classiques, baroques ; anciens, modernes, tels ceux que M. Jean-Philippe Worth fit peindre par d'excellents artistes,

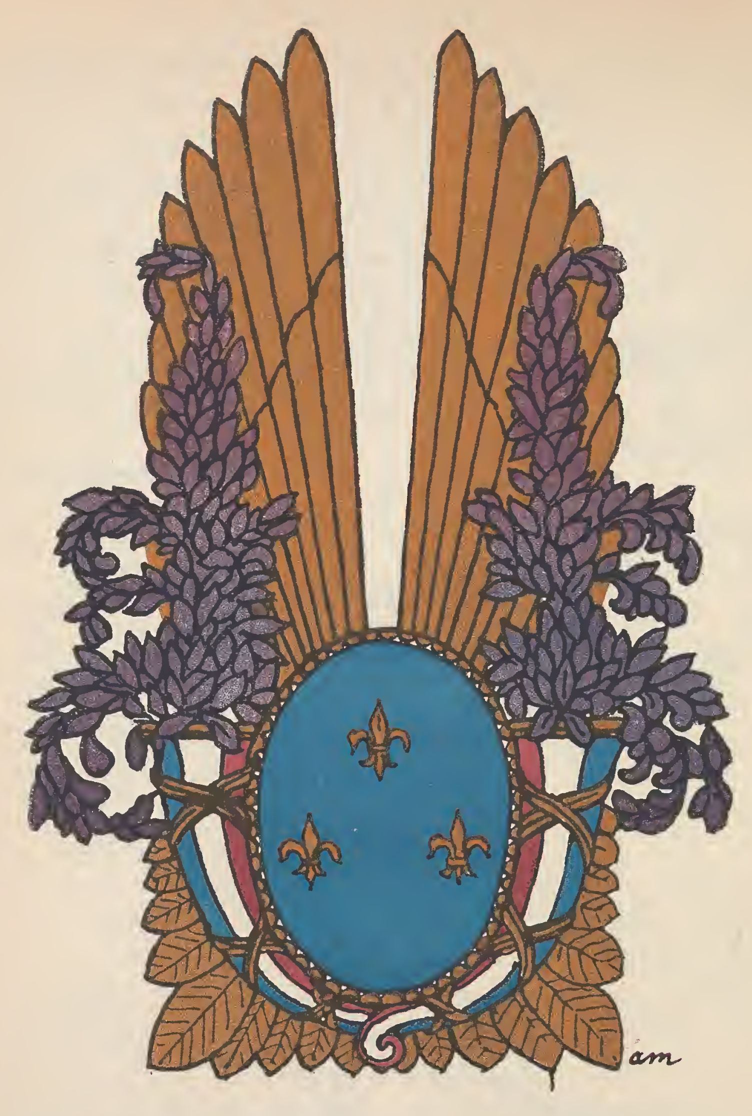


délicieuse suite d'aquarelles et véritable galerie de tableaux, si l'on peut dire, portative. L'éventail, un temps délaissé, revient ; il est revenu. Petits, *elles* les emporteront en dansant. Volumineux en plumes, verts, bleus, rouges, éclatants : ma foi, vive la plume d'autruche et gloire à Mlle Mistinguett ! *Elles* les laisseront, pour partir sur la musique, abandonnés sur les tables et les sièges, vives taches de couleur dans le décor.

Ci-dessous, enfin, un éventail de plumes ingénieusement monté sur un miroir. Invention parfaitement applicable. Pourquoi pas ?

CÉLIO.





PROJET D'ARMOIRIES DE LA RÉPUBLIQUE
par André Mare

LE FASTE DU PRÉSIDENT

ET LES ARMES DE FRANCE



C'EST une histoire du temps lointain où les hommes allaient en voitures à chevaux, du temps préhistorique où la république de France était conduite par M. Thiers. Le vieux chef d'Etat prévoyait la chute prochaine, le soir où le piqueur osa l'aborder et lui dire :

— Monsieur le Président, la porte de l'Elysée par le faubourg Saint-Honoré est trop étroite. Il est impossible de tourner et d'entrer en allure.

— Entrer! ce n'est pas difficile, répondit M. Thiers avec mélancolie ; c'est la sortie qui devient pénible.

Quelques semaines passèrent et M. Thiers partit. Vraiment, il partit fort mal, non par la faute de son piqueur mais par celle de Mme Thiers et de Mlle Dosne. Ces dames, attachées aux biens de ce monde, voulaient tout emporter, vaisselle, argenterie, linge, tapisseries, même les plantes du jardin. Le garde-meubles fit une défense héroïque et dut aller à l'hôtel de M. Thiers *récupérer* les biens de l'Etat enlevés par erreur.

Un livre de philosophie pourrait être écrit sur les entrées et les départs des chefs de l'Etat : les uns savent mourir, comme M. Carnot, et restent grands dans la mémoire des hommes. D'autres font leurs malles avec discrétion et ont la dignité souriante ou la bonhomie moqueuse, comme M. Loubet et M. Fallières.

Un seul eut le grand air : le maréchal de Mac-Mahon quitta la présidence avec un génie d'attitude qui fut peut-être l'éclair de sa vie. Il refusa les services du garde-meubles pour le déménagement, fit distribuer aux serviteurs les objets qui appartenaient à la maréchale ou à lui, et dit au premier maître d'hôtel :

— Envoyez chercher un coupé à mon cercle.

Dans ce coupé vert à un cheval, le duc et la duchesse de Magenta quittèrent l'Elysée pour se retirer dans leur froide demeure du faubourg Saint-Germain, sans rien emporter de ce qui avait été l'accessoire de la fonction.

Et d'aucuns s'imaginent que tout est simple en république : le protocole d'une démocratie est plus difficile à dresser que celui d'une monarchie ; car, dans la monarchie, la tradition suit les larges allées bien tracées, tandis

que la république trouve à chaque tournant des chemins neufs et sinueux.

Il faudra l'intelligence élégante de Mme Deschanel pour créer le protocole définitif de la présidence. Elle saura trouver des nouveautés traditionnelles et des perfections de simplicité, tandis que le Président suivra de plus grands labeurs.

Parce qu'elle est en république, la France doit-elle oublier les beautés de sa race et prendre ses modèles à Chicago ou à Buenos-Ayres? Nous sommes si peu démocrates que nous craignons toujours de ne pas être assez près du vulgaire, et nous voulons effacer l'histoire, même dans ses plus gracieux détails.

A la manière des grands seigneurs qui croyaient, vers 1790, sauver leurs têtes en effaçant leur écu au fronton de leur hôtel, nous nous imaginons que nous continuons la Révolution parce que nous laissons la France sans armoiries.

La république des Etats-Unis a ses armes qu'elle peint et grave un peu partout sur la porte de ses ambassades et sur le bâton de ses coiffeurs. Les républiques de l'Amérique latine ont des armoiries longuement préméditées. La Suisse, qui est la république modèle, impose à ses cantons, à ses villes, à ses bourgs, des armes qui sont contrôlées, enregistrées et... soumises à l'impôt. Dans le même temps, la France compose pour ses consulats, pour les carrosses de l'Etat, pour les sceaux de ses administrations, une sorte de chiffre ridicule, un cartouche bizarre où le faisceau des licteurs fait penser à la Rome antique, où les majuscules évoquent une idée de rébus, où la dorure universelle sur fond de cuivre rappelle les panonceaux des notaires ou les plats des barbiers, grinçant au vent d'hiver. Par quelle sotte peur d'un passé splendide la France cache-t-elle l'éclat de ses armes ?

Les armes de France ! Elles sont partout où l'imbécillité des hommes ne les a pas effacées. Elles empruntent la pureté du ciel et l'éclat du soleil. Elles se lisent : " *d'azur aux trois fleurs de lys d'or* " ou plus anciennement : " *d'azur aux fleurs de lys d'or sans nombre.* " J'entends le cri : " Ce sont les armes des Bourbons ! " Calmez cette erreur. Ce sont les armes que la glorieuse maison de Bourbon a empruntées au pays de France, quand elle a pris le royaume de France. Par la longue durée, par l'incomparable éclat, les armes du pays se sont mêlées à celles du Roi. Le Roi a disparu ; les armes restent. Louis XIV est mort ; Versailles se dresse. La monarchie s'est écrasée sur le plancher de la guillotine; cela n'a pas supprimé le Louvre. Versailles, le Louvre, les autres châteaux ou palais de la Couronne ont passé à la Nation. De même, les armes prises à la France par la maison de Bourbon reviennent à la France, quand elle change de régime. Mais les révolutions osent saisir des murs ; elles n'osent pas revendiquer un symbole,

qui appartient au pays. Louis XI, roi qui savait tout, n'ignorait pas que les fleurs de lys étaient à la France seule et il écrivait : “ *Jadis les enfants des Roys ne portaient pas les fleurs de lys qui sont à la France, mais seulement le Roy parce qu'il est France* ”. Le droit s'oublie ; il ne se prescrit pas. Le titre de *Roi* fut en d'autres temps le vocable politique du chef de l'Etat, vocable remplacé dans le jeu des évolutions par celui de *Président*. L'un et l'autre ont le même droit aux armes de la fonction, aux armes perpétuelles de France. Les rois d'Angleterre savaient cela : quand ils se disaient rois de France, ils chargaient leur écu des armes de France.

La fleur de lys était le signe de France, avant la création des armoiries régulières, avant l'avènement du premier Capétien, qui prit la fleur en prenant le royaume. Cette fleur, qui est peut-être un fer de lance, peut-être le trident de Neptune, peut-être la patte de coq inscrite sur le sable, ce fleuron trilobé, qui a toutes les forces mystiques d'un signe, doit rester à la France comme un bien précieusement immatériel, comme un joyau qui ne peut passer ni au feu des enchères, ni au feu des émeutes.

Que la république de France reprenne les fleurs de lys avec le même courage que montre la république allemande, en reprenant l'aigle de ses empereurs déchus. Car la république allemande a fait un règlement d'armoiries “ *d'or à l'aigle de sable* ”, avec toute la solennité de la chose.

Vainqueurs, osons faire aussi bien que les ennemis vaincus.

Jean de BONNEFON.



“ *Le gouvernement a choisi comme armes du « Reich » l'aigle noir sur fond or. Il est regrettable que la république ait pris comme emblème un si vilain oiseau, maigre et la langue pendante.* ” Berliner Tageblatt, 25 Déc. 1919.

LE BOEUF SUR LE TOIT



La dame decolletée, le barman, le monsieur en habit, le nègre qui joue au billard, etc... dans un décor de Dufy et sur la musique de Darius Milhaud les personnages imaginés par Jean Cocteau se meuvent avec la lenteur des scaphandriers au fond de la mer — et accomplissent les gestes essentiels de leur vie. Tentative la plus intéressante qui soit. Cocteau rompt avec l'arbitraire glacé de la vie transportée au théâtre. Il en donne la synthèse, appliquée avec la plus vive intelligence au sens même de la réalisation scénique.



DANCING

Manteau du soir, de Paul Poiret



A.E. MARTY-1920-

LA DOUCE NUIT

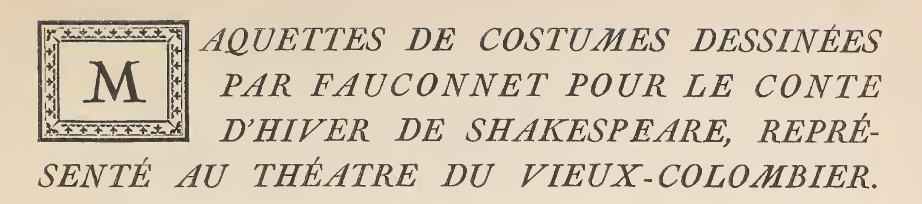
Robe à danser, de Worth

VIENDRA-T-IL?

Robe du soir de Beer

PRINTEMPS

Robe du matin, de Dœuillet



MAQUETTES DE COSTUMES DESSINÉES PAR FAUCONNET POUR LE CONTE D'HIVER DE SHAKESPEARE, REPRÉSENTÉ AU THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER.



Les projecteurs épanouissent toute une floraison nouvelle. Fauconnet, mort, ne cesse de fleurir.

Chaque fois que j'enfermais les Fratellini dans les grosses têtes du " Bœuf sur le toit " et que je les manœuvrais comme des scaphandriers fouillant une épave lumineuse, je pensais au rire de Fauconnet, à sa joie de voir des idées prendre forme.

Sous l'éclairage magnifique de Copeau, les messieurs et dames de Shakespeare portèrent ses costumes. Un pick-pocket de Whitechapel détrousse un berger d'Arcadie et des marins de Bohème débarquent chez Barbe-Bleue.

Tout cela aussi simple, aussi naturel qu'en songe.

Fauconnet-le-modeste cachait ses toiles. Peu de personnes surent qu'il était un grand peintre. Il aimait, récoltait les cartes postales naïves, les pipes Gambier. On retrouve l'influence des unes derrière sa maîtrise et sa pureté d'âme, et, dans sa pâte, le charme des autres. Son œuvre rose, pleine, ovale, fait penser à l'œuf, qui est ensemble une promesse et une perfection.

Jean COCTEAU.

BERGÈRE

G Fauconnet



Gazette du Bon Ton N° 2, © Mars 1920 Croquis N° 10



Gazette du Bon Ton N° 2 © Mars 1920 Croquis N° 11



Gazette du Bon Ton. N° 2 © Mars 1920. Croquis N° 12.



Gazette du Bon Ton. N° 2 © Mars 1920. Croquis N° 13



Gazette du Bon Ton N° 2 — Mars 1920 — Croquis N° 14



Gazette du Bon Ton. N° 2. ©



Gazette du Bon Ton N° 2 — Mars 1920 — Croquis N° 16

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 9. — *Deux robes et un manteau, pour l'après-midi. La robe rouge est en charmeuse, avec un devant en dentelle teintée ; la blanche et noire en ruban de taffetas et rayée de rubans de satin à picots. Corsage en satin. Le manteau est en diallaine avec un grand col en ursine.*

⚜

Pl. 10. — *Cet éventail, dont la monture, ouverte, fait voir un paysage en laque sous un large soleil, est en tulle lamé or. Les bracelets sont de platine, de brillants, d'or et de perles. Le serre-tête est en satin broché blanc, enroulé de perles d'ambre.*

⚜

Pl. 11. — *Une robe d'après-midi et des robes d'enfants, de Jeanne Lanvin : La robe est en satin noir et la petite toque en manille, toutes deux brodées d'argent et de perles rouges. Les robes des fillettes sont en lainage marine ; manches en velours vert jade brodé or pâle, garnitures en velours vert jade.*

⚜

Pl. 12. — *Ce manteau, de Paul Poiret, est un manteau du soir en drap d'or. Il est doublé de satin. Le col est formé par une grande bande de broderie marocaine.*

⚜

Pl. 13. — *Voici, de Worth, une robe à danser qui est formée d'un fourreau en lamé argent et rose uni. Elle est garnie de tulle, de plume, et d'une rose.*

⚜

Pl. 14. — *De Beer, une robe du soir en lamé argent et velours noir broché argent.*

⚜

Pl. 15. — *Petite robe du matin, de Dœuillet, en serge marine ; les broderies du corsage et de la ceinture sont de raphia de couleur. Un nœud de ruban multicolore pend à la ceinture.*

⚜

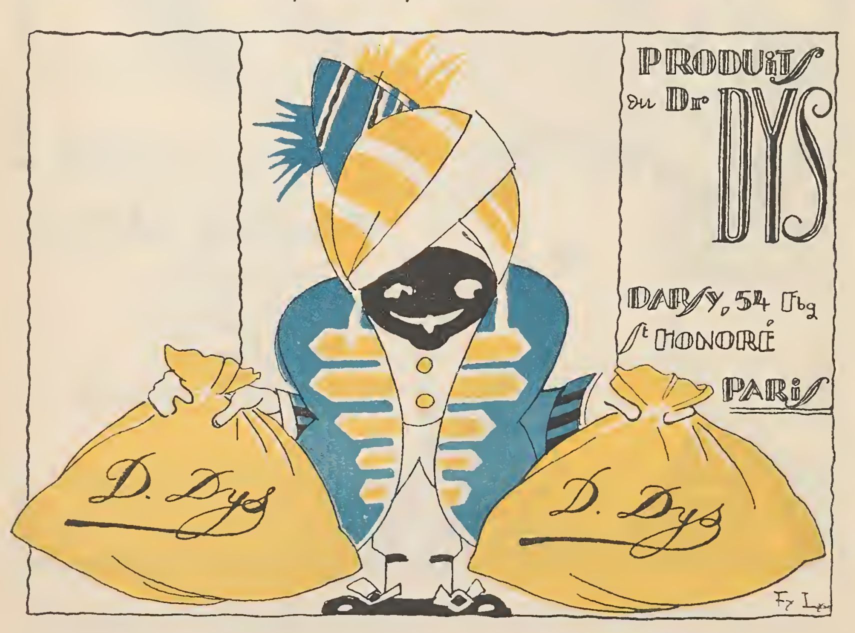
Croquis de IX à XVI. — *Maquettes de Fauconnet pour les costumes du* Conte d'hiver, *de Shakespeare, représenté au théâtre du Vieux-Colombier :* Croquis IX. *Une bergère.* — X. *Un paysan.* — XI. *Une bergère.* — XII. *Paulina.* — XIII. *Camillo.* — XIV. *Roggero.* — XV. *Polixénès.* — XVI. *Le Temps.*

⚜ ⚜

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*


VERLAINE
MODES
LINGERIE
BIBELOTS
16 rue de la PAIX
SIMEON


VALAZE
Madame
Helena RUBINSTEIN
the
World's Premier Face Specialiste
is ever introducing new marvellously efficaceous beauty treatments and preparations - remedying all defects of complexion and contour.
New Egyptian Mask Treatment for rejuvenating ageing, relaxed faces.
Write for brochure and price list of the world-famed " VALAZE " Beauty Preparations
VALAZE
FOR BEAUTY
SIMEON


PRODUITS du Dr DYS
DARSY, 54 Fbg St HONORÉ
PARIS
D. Dys
D. Dys


EDOUARD
MALOUZE
1920



A PARIS Application tous les jours par Monsieur Eugène lui-même, aux Salons de la Maison Desfossé, 265, rue St-Honoré, Paris

N° 3. — 1920 3e Année

Gazette du Bon Genre

ART – MODES & FRIVOLITÉS

Lucien VOGEL · Directeur



CONDÉ NAST, Publisher
19 West 44 th. Street
NEW-YORK U. S. A.

PARIS
LES ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

LONDON
THE FIELD PRESS Ltd

GENÈVE
NAVILLE et Cie



Les Couturiers cités ci-dessous par ordre alphabétique ont contribué à fonder cette Gazette, ou lui apportent, en outre, avec leur collaboration, l'aide de leurs conseils.

BEER
CHERUIT
DŒUILLET
DOUCET
LANVIN
PAQUIN
PAUL POIRET
REDFERN
WORTH

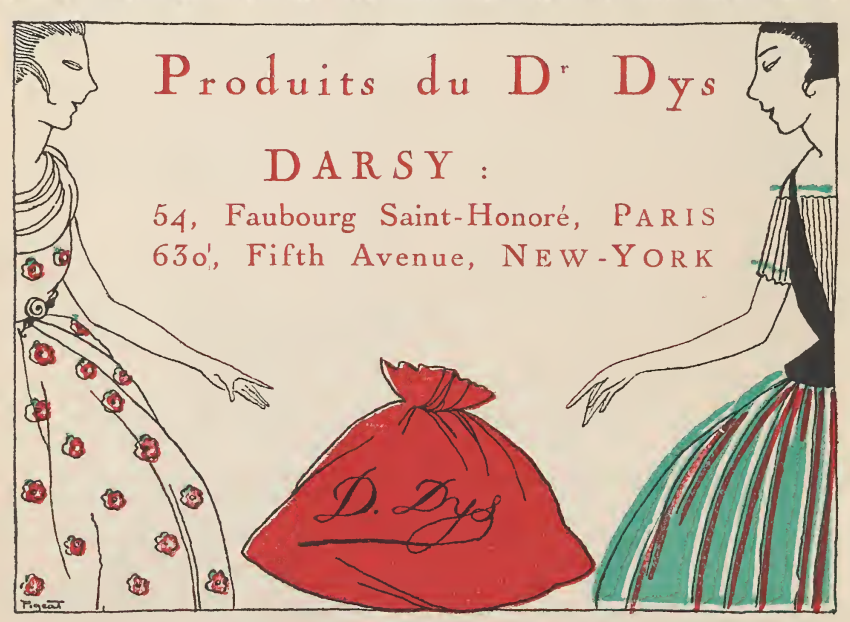


SOMMAIRE DU NUMÉRO 3

Avril 1920 — 3e Année

PLANCHES HORS-TEXTE


Coiffure par
ÉMILE Ltd
24-25, Conduit Street
LONDON W. 1.
398-400, Rue Saint-Honoré
PARIS


Produits du Dr Dys
DARSY :
54, Faubourg Saint-Honoré, PARIS
630, Fifth Avenue, NEW-YORK
D. Dys


EDOUARD HALOUZE 1920
VAN CLEEF ET ARPELS


Les Modes
chez
Verlaine
16 Rue de la Paix
à
Paris



A PARIS Application tous les jours par Monsieur Eugène lui-même, aux Salons de la Maison Desfossé, 265, rue St-Honoré, Paris



ROBES D'APRÈS-MIDI
de JEANNE LANVIN, *à gauche,* et de BEER, *à droite*
chez

MERCIE McHARDY

3, PRINCES STREET et 240, OXFORD STREET
(OXFORD CIRCUS) LONDON W. I.

L'EMBARRAS DU CHOIX ou LES JOLIS COLLIERS



Técla

10 RUE DE LA PAIX, PARIS
7 OLD BOND STREET, LONDRES
398 FIFTH AVENUE, NEW-YORK

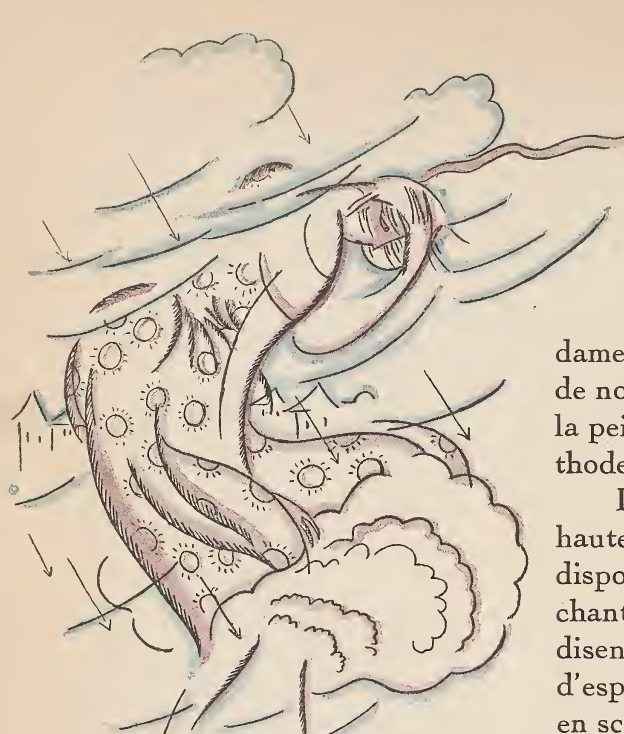


LA NATURE A PARIS



Les plus beaux jours sont ces jours incertains, contraires, criblés de grêles subites et obscurcis d'opaques nuées, qui verdissent les peupliers en les tourmentant, lavent à grande eau la terre, mais font apparaître de temps à autre en traits de lumière dans le ciel les signes certains de l'espérance. Un besoin de renouvellement gonfle ridiculement le cœur de l'homme. Surpris, il croit entendre pour la première fois la chanson vingt fois entendue. Par ses vieux artifices, la toute puissante nature l'engage à tenter encore l'épreuve nécessaire à la continuation de l'œuvre qu'elle poursuit.

Foin de l'expérience et des douleurs passées : une couche de peinture sur le paysage ; dans le ciel, des coins de bleu habilement recouverts aussitôt que montrés; une poignée de musiciens à plumes jetés deçà et delà dans les branches basses ou artistement placés en solo sur la barrière verte des jardins ; et, dans l'air, une suave musique et des souffles...



toute la fantasmagorie aérienne déjà employée par le génie Ariel pour troubler et perdre les navigateurs... la bonne dame, sûre d'elle-même et de nous, ne se donne pas la peine de rajeunir ses méthodes.

Dans les villes, où la hauteur des édifices et la disposition des rues, cachant les horizons, interdisent, à cause du manque d'espace, les vastes mises en scène, ce sont les entrepreneurs de spectacles, les restaurateurs, les auteurs de revues et les demoiselles de beauté, qui sont chargés de déposer et de développer dans nos cœurs l'état particulier qui nous disposera à perpétuer l'espèce.

Les entrepreneurs de spectacles imitent froidement la nature, et usent des mêmes procédés sur une scène plus petite. Ils nous font voir des paysages de rêve peints à la brosse sur de la toile ; troublent délicieusement notre esprit

par la reproduction des nuits enivrantes au moyen d'une lampe à pétrole placée à la hauteur voulue pour éclairer la lune de la toile de fond ; et remplacent le concert des petits oiseaux par des musiciens syndiqués poétiquement dissimulés au sous-sol.

Les auteurs de revues nous subjuguent en faisant apparaître à nos yeux des tableaux enchanteurs qui n'existent que par les prestiges combinés de l'électricité, de l'équilibre, des étoffes de couleurs et des onguents de parfumerie ; brillent un instant, féeriques et suspendus, durant que la toile est levée ; et puis s'écroulent derrière le rideau dans la confusion, la dérision et le sarcasme, en agitant des oripeaux ternis.

Les restaurateurs, en nous servant des mets et des breuvages préparés chimiquement dans leur officines, allument le feu dans nos veines, et répandent dans nos estomacs et jusque dans nos membres l'amollissement et la vague douceur

nécessaires à la défaite de la chair. Quand s'inclinent, à la fin du repas, vers la dame d'en face souriante et jolie, les visages congestionnés et les yeux brillants des dîneurs, alors les marmitons, fiers de participer à l'œuvre de l'antique Isis, ne cachent pas leur joie, et se poussent le coude en s'esclaffant, dans l'entrebaillement des portes de cuisine.

Les demoiselles de beauté, elles, n'ont qu'à laisser voir les quelques petites choses gracieuses dont la nature a eu soin de parer son plus bel ouvrage... Une figure énorme, semblable à celle qui se montrait, dans les nuits, aux anachorètes tombés dans la séduction, embusquée à tous les points de l'espace dans le grand Tout, rit d'un effroyable rire chaque fois que l'un de nous donne dans le vieux piège... Et c'est ce rire qui produit les brusques agitations de l'atmosphère, particulières à la saison nommée printemps.

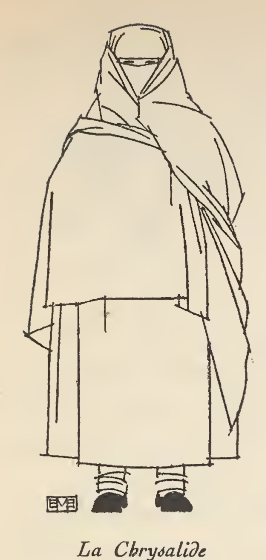
Marcel ASTRUC.



LES BEAUX JOURS DE FEZ

ou

LA FATMA IMPROVISÉE



La Chrysalide

Première Lettre à une élégante marocaine



Le Papillon

à Lala Khadija,
Marrakech.

LOIN de la ville rose enserrée dans ses murs rouges édentés par le temps, aucun ne t'a oubliée de ceux qui burent chez toi le thé à la menthe parfumé d'ambre.

Je me souviens peut-être mieux que les autres, moi qui pris si souvent tant de plaisir à te regarder vêtue de cafetans étincelants, ou délicats et subtils lorsque tu les recouvrais d'une *férajia* transparente.

Tu fus la première femme aux yeux sans visage dont les prunelles s'attachèrent longuement sur moi, puis sourirent. La vie intime est concentrée dans ces regards : c'est pourquoi, sans doute, ils vous poursuivent longtemps après qu'on les a perdus.



C'était au souk des Orfèvres, près du Mellah. Comme tu sais ce que se doit à elle-même une femme de ta distinction, tu ne fis rien pour me revoir.

Nous nous revîmes cependant. J'ai gardé le souvenir de nos promenades dans les ruelles de sable, du côté du souk des Marchands de soie, ou bien à travers la foule amusée de Djema el Fenaa. Je te sentais fière d'être regardée avec envie par les femmes

de ton pays. Mais elles ne considéraient que la finesse du tissu de laine de ton haïk, alors que, moi, c'était la beauté antique de ta démarche que j'admirais.

Que de noblesse dans un vêtement fait pourtant d'une simple couverture ! La ligne en est pure ainsi que celle des sarcophages. Les plis, grâce à l'habileté que tu avais à les disposer, rivalisaient avec ceux des plus belles draperies de la statuaire grecque.

Tu m'as montré toutes les modes du haïk. J'ai su ainsi qu'il existait, au Maroc aussi, une mode. Elle vient de Fès pour toi et tes sœurs, comme elle vient de Paris pour les autres femmes. Elle change chaque année ; mais ne modifie, heureusement pour les maîtres des harems, que des détails. S'il en était autrement, la fortune d'un Hadj Tami el Glaoui, pacha de Marrakech, ne pourrait suffire.

Te rappelles-tu mon enthousiasme lorsque tu me fis voir comment une femme berbère, une de celles-là qui ont assez peu de pudeur pour montrer à tous leur visage, sait former



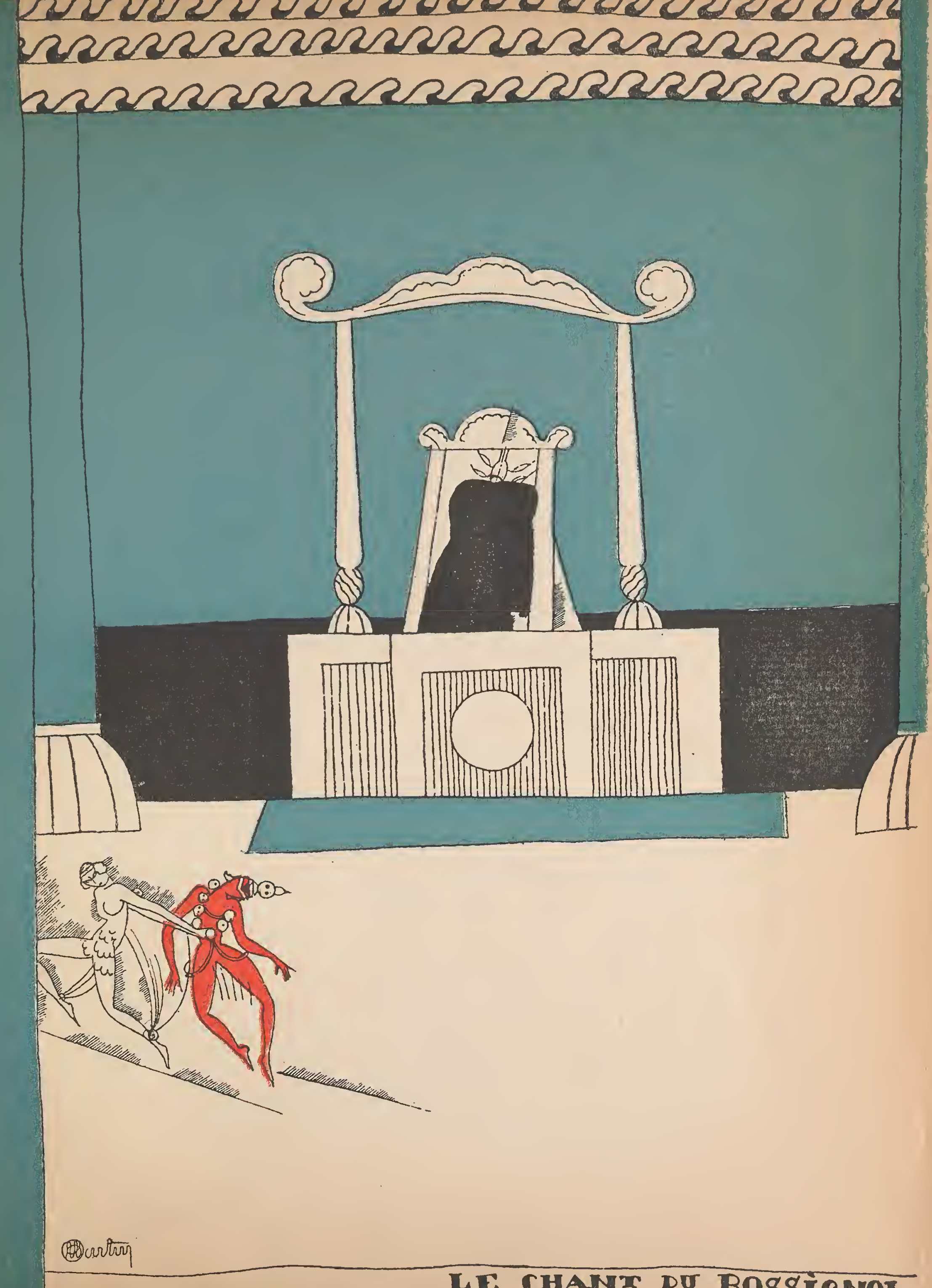
tout à la fois, avec une seule pièce de toile de six mètres de long, un corsage, une jupe plissée et un jupon?

Vois ici, dessiné par le grand lieutenant aviateur, ce même vêtement arrangé pour une Parisienne. C'est ma réponse à la question ironique que tu me fis, lorsque tu voulus savoir si j'inviterais les femmes de chez moi à porter les vêtements que j'aimais voir sur toi. Les Parisiennes le porteront. Elles ont mille fantaisies. Mais toi, fille d'un noble sang, toi qui as le souverain bonheur de vivre sous un ciel pur comme un vers antique, ne revêts jamais, jamais, je t'en supplie, ce malheureux costume européen dans lequel tu voulus avoir ta photographie.

Malgré qu'il ne soit qu'un Nazaréen, permets à ton ami de baiser le bord de ton haïk — comme il vit faire un jour par un homme, qui se jeta en bas de sa mule pour se prosterner au pied de ta beauté.

El Vey.



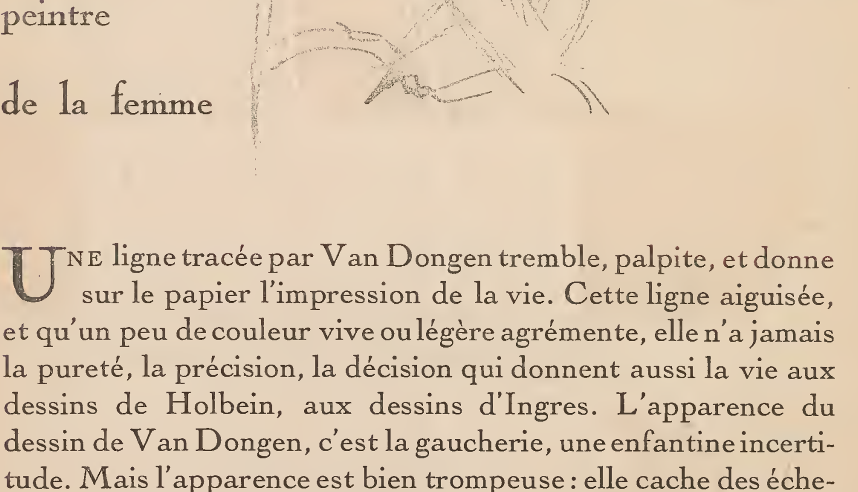


Décor d'Henri Matisse

LE CHANT DU ROSSIGNOL



KEES VAN DONGEN



le dernier

peintre

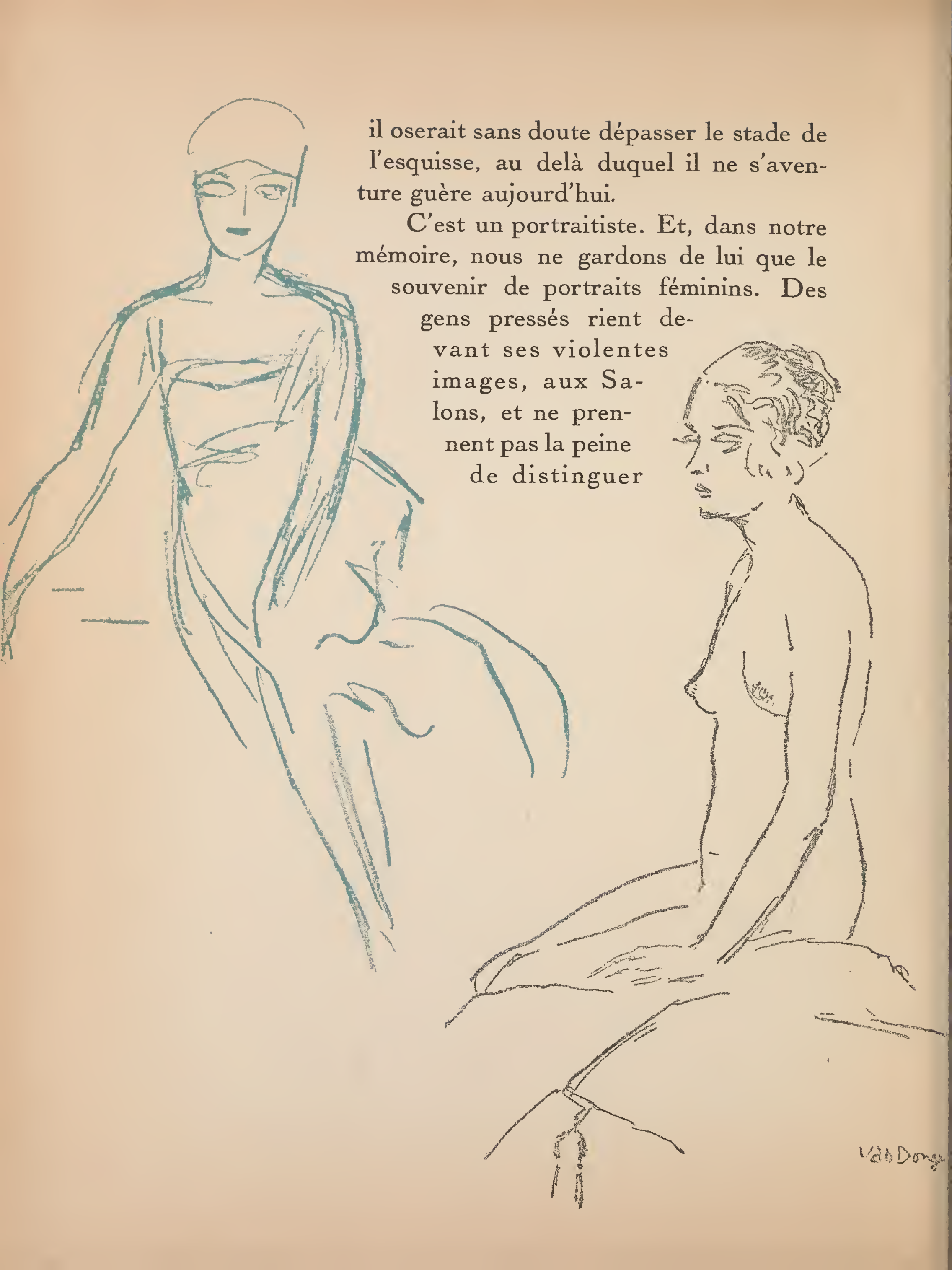
de la femme

Une ligne tracée par Van Dongen tremble, palpite, et donne sur le papier l'impression de la vie. Cette ligne aiguisée, et qu'un peu de couleur vive ou légère agrémente, elle n'a jamais la pureté, la précision, la décision qui donnent aussi la vie aux dessins de Holbein, aux dessins d'Ingres. L'apparence du dessin de Van Dongen, c'est la gaucherie, une enfantine incertitude. Mais l'apparence est bien trompeuse : elle cache des écheveaux de malice. Une malice saine, presque robuste, qui n'est point du tout, comme chez Rops, la fille un peu grossière de la perversité, ni, comme chez Lautrec, le fruit amer de la tristesse.

Ce qui fait le prix, la rareté du talent de Van Dongen, c'est que, contrairement à tant de dessinateurs et à tant de



peintres, la femme n'est pas, d'abord, pour lui, un motif décoratif. Iribe et sa suite, devant un modèle vivant, cherchent une arabesque et oublient parfois un peu trop le sang de la chair, le jeu secret des nerfs, l'angle brusque, révélateur, que fait une épaule, un coude, un genou. Van Dongen se soumet à son modèle. Il transpose d'après l'individu qui est sous ses yeux, et non point d'après un style préconçu, permanent. Assurément, il a sa manière, ses tics, ses exagérations personnelles ; mais tout cela est né de la réalité et non point d'une loi ornementale préétablie. Sa complicité avec la nature est profonde. Et, dans cette alliance, c'est lui qui est le plus souvent dominé. S'il dominait la nature (il la dominera probablement un jour)



il oserait sans doute dépasser le stade de l'esquisse, au delà duquel il ne s'aventure guère aujourd'hui.

C'est un portraitiste. Et, dans notre mémoire, nous ne gardons de lui que le souvenir de portraits féminins. Des gens pressés rient devant ses violentes images, aux Salons, et ne prennent pas la peine de distinguer



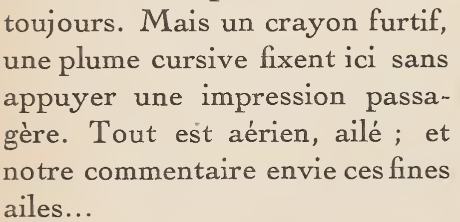
que ces tableaux tapageurs sont infiniment riches de délicatesses, de fragilités. Qui donc, de nos jours, indiquerait, comme il les indique, ces passages indécis qui vont du cou à l'épaule, ces places du corps féminin où la peau laisse sentir l'ossature, ces maigreurs charmantes qui font songer à une très faible épaisseur d'eau qui court sur de la pierre ?

... Avec le recul du temps, Van Dongen, pour nos petits

enfants, sera-t-il Van Dyck ou sera-t-il Peter Lely; Ricard ou Dubufe père? Intéressera-t-il, comme tant de portraitistes d'autrefois, par les mœurs du temps qu'il aura représentées, ou s'arrêtera-t-on, devant ses portraits, sans songer à leur époque, seulement pour l'émotion involontaire que ce corps, ce visage susciteront? Il ne nous semble pas du tout impossible, si l'œuvre de Van Dongen traverse les âges, qu'elle donne, plus tard, un peu du plaisir sensuellement rêveur que nous donnent aujourd'hui un portrait de Prud'hon ou de Gainsborough.

Les dessins que voici sont un jeu, une récréation. Ils se posent à peine sur le papier, comme, sur un mur, le fugace rayon qui s'élance d'un miroir qu'on remue au soleil. Voyez : l'invention n'est pas supérieure au moyen d'expression employé pour la réaliser. Cet équilibre entre la sensation et la main, entre l'esprit et la matière, Van Dongen ne l'obtient pas toujours. Mais un crayon furtif, une plume cursive fixent ici sans appuyer une impression passagère. Tout est aérien, ailé ; et notre commentaire envie ces fines ailes...

Jean-Louis VAUDOYER.

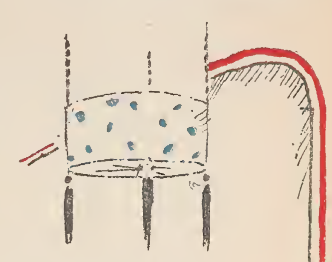




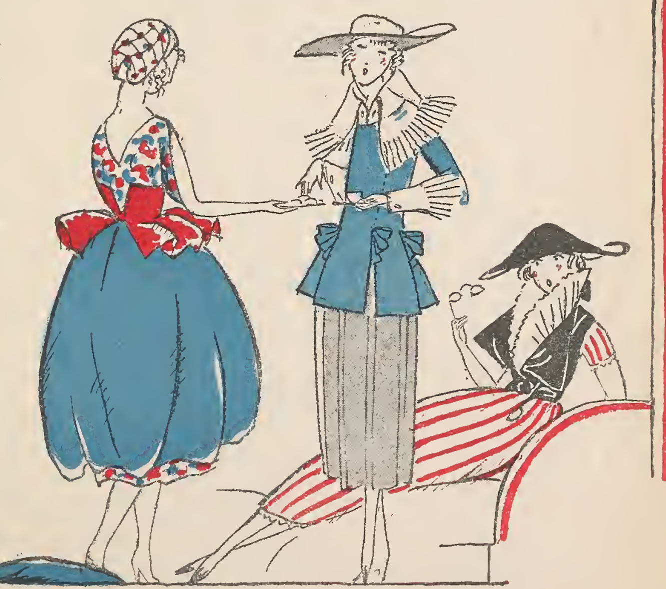
LES FLEURS DU VOISIN
Robe de Garden-Party

LA MODE ET L'HISTOIRE

Un des plus certains avantages de la mode, c'est qu'elle change. Comment ne lui en saurions-nous pas gré, nous autres passéistes résolus, qui dans notre soif d'éternel n'avons de goût que pour ce qui s'écoule et chérissons si désespérément ce qui ne saurait demeurer ! Les robes de nos amies sont ainsi. Celles que portaient aux environs de 1890 les dames aujourd'hui chenues à qui nos pères dans leur beau temps faisaient la cour nous donnent à sourire, à cause de leurs manches à gigot et de leurs tournures désuètes... Patientez encore un peu : leur souvenir nous ravira bientôt. Et pour vous, Madame, il en ira aussi de même. Quelque rêveur, un jour, s'attendrira sur vos paniers — quand vos vendanges seront faites. Ainsi les belles du Deuxième Empire commencent-elles à nous charmer, par le prestige de l'éloignement : car il ne saurait y avoir de demi-mesure à l'égard des dames, et nous ne les aimons que de loin — ou tout à fait près.

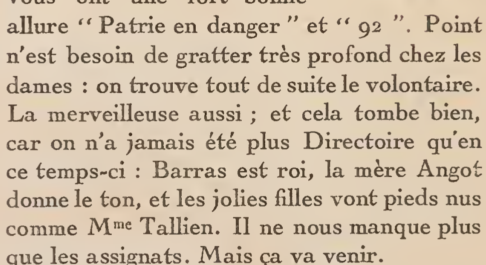


Que de fantômes nous ont ainsi fait battre le cœur, à l'âge du rêve et de la poésie ! C'est mon regret qui vous nommait alors, belle



Cassandre et vous, charmantes amoureuses, Thisbé, Ophélia, Marianne Alcaforado ; c'est vous, philosophe Ninon, et vous, Madame de Chevreuse, qui fuyiez habillée en homme, et toi Manon, et toi Julie, et vous Lespinasse que l'amour fait mourir ; c'est vous encore, ô noble Madame Roland... Combien d'autres encore, héroïnes imaginaires ou réelles, dont le sein a frémi sous le peplum, sous la dentelle ou le linon, et qui, chastes ou impudiques, heureuses ou désespérées, abandonnées ou triomphantes, avez vécu et n'êtes plus !

La mode moderne est charmante : chaque jour elle ressuscite ces ombres légères, et, par la couleur d'un ruban, ranime les temps abolis. Un instinct juste et prévoyant, qui dort à demi au cœur des femmes, leur fait trouver bien à propos l'allusion qui flatte un ami de l'Histoire. Rappelez-vous comment en 1915 nos amies patriotes nous incitaient si gentiment à l'héroïsme, d'une simple cocarde au chapeau ! Sous le moindre insigne tricolore, leurs mâles toques de fourrure avaient l'air de bonnets à poil. De vraies petites sans-culottes avec cela. S'il leur arrivait d'avoir à se rendre, c'était en braves et au cri de : *Vive la Nation !* Or grâce à elles nous vainquîmes. Mais elles ne se sont pas laissé démobiliser et elles ont même ajouté une jupe à leur cocarde, une de ces jupes péquinées aux trois couleurs qui, sous le tricorne, vous ont une fort bonne allure " Patrie en danger " et " 92 ". Point n'est besoin de gratter très profond chez les dames : on trouve tout de suite le volontaire. La merveilleuse aussi ; et cela tombe bien, car on n'a jamais été plus Directoire qu'en ce temps-ci : Barras est roi, la mère Angot donne le ton, et les jolies filles vont pieds nus comme Mme Tallien. Il ne nous manque plus que les assignats. Mais ça va venir.





Cette continuelle évocation du passé serait peut-être vite monotone, s'il s'agissait

d'une reconstitution minutieuse et savante. Nos Parisiennes ont plus de goût : elles n'aiment pas la mascarade et se bornent à piquer ainsi dans leurs ajustements un rappel de temps, comme les peintres font des rappels de ton dans leurs tableaux.

Sans parti pris, au gré du hasard et de la fantaisie. Et c'est charmant. — Ah! c'est que nous l'avons acquis, depuis une trentaine d'années, le sentiment de l'Histoire, qui laissait nos futiles pères si indifférents ! Avouons qu'elles ont bien raison, nos ingénieuses compagnes, de nous varier l'existence de la sorte : le matin, vous avez mené Théroigne de Méricourt au Bois, mais c'est avec Bernerette ou Sylvie que vous déjeunez. Le thé, vous le prendrez avec Shéhérazade et Nausicaa, et dans son demi-panier, tendrement pressée contre vous, c'est Camargo ou Mademoiselle de Romans que le soir, au bal, d'un *corte* habile, vous vous évertuerez à faire passer de la valse-hésitation au tango-certitude...

Nous, cependant, sous le triste habit noir, et mornes dans nos mises exemptes de faste et de fantaisie, remercions ces fées bienfaisantes dont l'imagination sait, pour le plaisir de nos yeux, colorer la vie monotone. Le domaine de l'irréel leur appartient : l'espace, la durée n'y exercent pas leurs pesantes lois, et le seul caprice y gouverne, à la confusion de la chronologie. Telles sont les continuelles fêtes parées que nous vaut la mode. Ne vous frappez pas si la raison en est choquée. On n'en cherche pas dans une volière toute remplie d'oiseaux bigarrés, tirés des cinq parties du monde, et qui dans un charivari de ramages et de chatoiements font miroiter les mille nuances dont leurs plumes sont revêtues, pour l'agrément et la fierté de l'oiseleur.

Emile HENRIOT.



Elles se maquillent, Elles ont raison,

car

si le bon ton jadis l'ordonnait, si plus tard il l'interdisait, aujourd'hui il le recommande presque. Liberté, égalité. Toutes les femmes de toutes les conditions se fardent et elles ont joliment raison, puisque le fard les embellit. Elles ne se donnent même plus la peine de dissimuler. Regardez-les, au dancing entre un tango et un fox-trott, au restaurant à la fin du repas... La belle prend la petite glace et se regarde sévèrement, passe la houpette sur son nez, le bâton de rouge sur ses lèvres, un doigt mouillé sur ses cils et d'un index précis consolide une mouche de velours ; personne n'y fait attention puisque chaque table voit le même manège.

C'est l'usage et il est charmant. Les femmes veulent être la plus belle et elles ont bien raison. Le résultat ne répond pas toujours à leurs





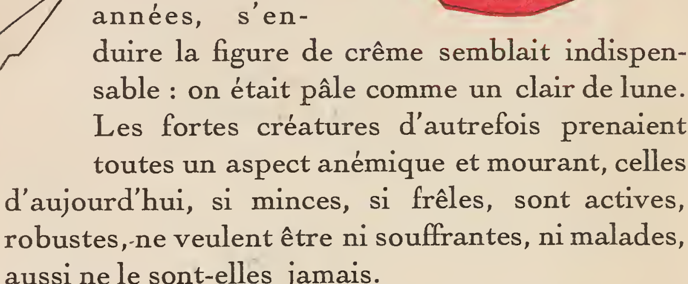
désirs, mais l'intention est louable et ne peut que flatter ceux qui les contemplent. Ils auraient tort, ceux-là, de dénigrer le maquillage. Adroitement employé, il rectifie le visage, diminue la joue, agrandit l'œil, fait briller la dent blanche sur la lèvre rouge. Il rend plus jolie la jolie, charmante la médiocre, et grâce à lui la laide transforme sa disgrâce en originalité, piquant, ou drôlerie. Un visage irrégulier artistiquement arrangé acquiert très souvent un style, un cachet plus attrayant que la simple beauté. Le maquillage est un art car il consiste non seulement à colorer ou aviver le teint ou les traits, mais surtout à les accentuer dans le caractère où ils ont été créés. Il est aussi une science. Ce qui embellit l'une, enlaidit l'autre. Certains rouges qui donnent à la joue mate des brunes l'aspect du brugnon en fleur, noircissent la peau bleutée des blondes ; une prunelle très claire prend facilement une expression féroce quand elle est encadrée de kohl ; et si l'œil est agrandi par l'estompe ou le crayon brun, un trait noir trop appuyé le



rapetisse et lui donne un regard vulgaire.

Comme toutes choses de ce monde le maquillage a une mode.

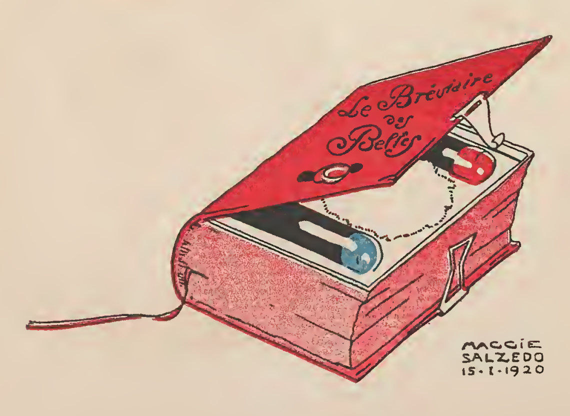
Il y a quelques années, s'enduire la figure de crême semblait indispensable : on était pâle comme un clair de lune.



Les fortes créatures d'autrefois prenaient toutes un aspect anémique et mourant, celles d'aujourd'hui, si minces, si frêles, sont actives, robustes, ne veulent être ni souffrantes, ni malades, aussi ne le sont-elles jamais.

Ce souci de paraître fortes, ce désir de vouloir être belles ennoblit le maquillage. Le geste de la femme qui se farde ne fait plus aujourd'hui sourire personne. Sans peut-être se l'expliquer, on a compris que non seulement il n'est pas puéril mais que, bien au contraire, il a la force d'un symbole.

SYLVIAC.





ET PUIS VOICI MON CŒUR...

Robe d'Été en voile de Ceylan de Rodier



ROBES DE L'ÉTÉ

J'ÉTAIS venu m'asseoir aux pieds de cette statue d'Athéné que nous avions naguère élue pour confidente de notre roman minuscule. Les jardins étaient pleins de cris et de sourires. Les balles perdues des tennis sifflaient débonnairement autour de moi. Mes rêvasseries, tournant sans trêve sur elles-mêmes, en étaient à ce point où la souffrance ressassée glisse à la stupeur et devient son propre anesthésiant. Tout à coup, à travers la fumée de ma treizième cigarette, voici que je vous aperçus, ô mon amie.

Vous étiez nue. Je vous félicitai d'avoir préféré cet appareil estival au manteau de drap noir que vous portiez lors

de notre dernière entrevue : car j'ai toujours pensé que ce vêtement pessimiste n'avait pas été sans quelque influence sur l'étrange détermination qui engagea si précocement notre jeune amour dans la voie des adieux. Mais je songeai bientôt que les dix doigts dont votre pudeur frileuse cherchait à garantir vos épaules et vos cuisses,



ne les protégeaient guère contre les traîtrises de la saison. Et tendrement je vous enveloppai de toutes les robes que peut tisser l'imagination d'un poète familier des grands magasins. Tour à tour, je fis appel à toutes ces toilettes d'un été que notre ardente sagesse résolut de s'interdire, parce qu'il eût été trop beau, et parce que des cœurs comme il faut ne

manquent pas de décliner le bonheur, quand le hasard commet l'étourderie de le laisser à leur portée.

Vous fûtes ainsi, selon ma fantaisie, la jeune fille acidulée qui prend des poses devant la mer ; puis la bergère chimérique dont les moutons sont des nuages ; puis la nageuse aux muscles d'or, dont la peau passée au brou de noix défie les coups de





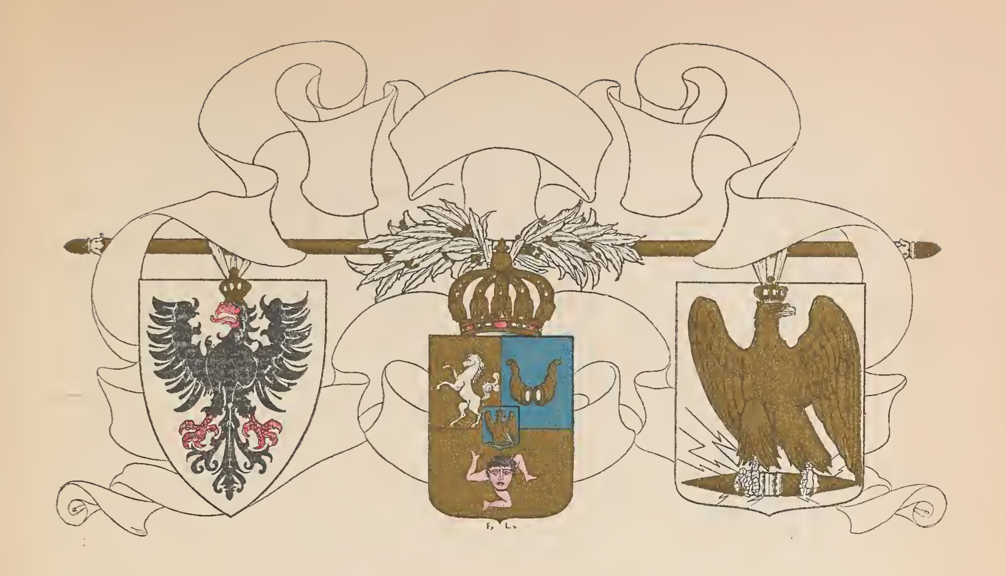
soleil. Jamais jusqu'alors, mon amie, je n'avais éprouvé à quel point vous êtes un produit de la chaleur. Il avait fallu des siècles de lumière et de Méditerranée pour que le gâteau de votre corps fût ainsi pétri, doré, — et me passât devant le nez. Nous parcourûmes ensemble des paradis que mon lyrisme inventait avec la rapidité d'un film. Dans les campagnes, les vergers arrondis,

jaune crême et vert pistache, fondaient sous nos regards comme des glaces mi-partie. Nous errâmes de parc en parc et de plage en plage. Deauville et ses tangos... Monte-Carlo, — mais nous n'y jouâmes point —... Biarritz... Puis nous franchîmes la frontière et vous visitâtes avec moi les innombrables châteaux que je possède sur le territoire espagnol, dans la province de Léon. De grands paons bleus, sur les terrasses, y répètent ce prénom toute la journée. Ce sont des animaux extraordinaires : quand on leur marche sur la queue, il en sort un feu d'artifice. Vous souvient-il de ce voyage? Vous portiez alors, si je ne m'abuse, une robe de tulle illusion...

On... va... fer... mer ! psalmodia la voix mæterlinckienne d'un garde. J'étendis pour vous emmener la main vers votre main, mais, comment cela se fit-il, ô mon amie ? je ne rencontrai que l'orteil froid d'Athéné. Le jardin était vide. Les robes de l'été s'effaçaient entre les branches. Ma treizième cigarette s'éteignait...

Georges-Armand MASSON.





Les Trois Noblesses de la Chambre

Trois espèces de noblesse française sont représentées dans la Chambre : celle de la monarchie qui est ancienne ; celle de l'Empire qui garde les reflets de la gloire ; celle de la génération spontanée, qui montre une tumultueuse fantaisie. Par le nombre, la troisième catégorie l'emporte sur les deux autres réunies.

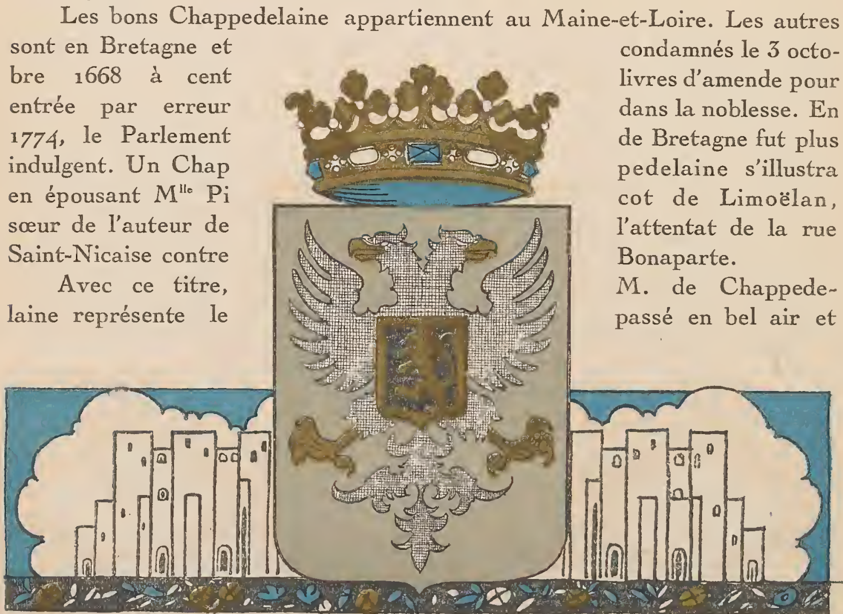
Le seul privilège que gardent les anciens nobles est de ne pas insister sur la race. Qui est plus démocrate que le marquis de Dion, Dion-Bouton pour ses ouvriers ? Il descend cependant des ducs de Brabant et sort de Jean de Dion, héros des croisades, qui finit gouverneur de Cambrai. Son aïeul fut le chevalier de Dion qui reçut de Louis XV le titre de baron, par lettre du 3 février 1761, tandis que Charles-Joseph obtenait l'érection en marquisat de la seigneurie de Malfrance, avec règlement d'armoiries qui rappellent l'écusson de Philippine de Wavre, fille de Jean, duc de Brabant : *« d'argent à l'aigle éployée de sable becquée et membrée d'or, chargée en cœur d'un ecusson de Brabant qui est de sable au lion d'or armé et lampassé de gueules, bordé d'une engrelure d'or ».*

Tout cela, qui est vieux, reste net et légal, tandis que les plus modernes s'amusent à des fantaisies. M. Ginoux-Defermon fait penser à ces argenteries dont les commissaires-priseurs disent : « n'est pas en règle avec le contrôle ! » Le comte et le baron Defermon étaient deux frères appartenant à la bourgeoisie de Chateaubriant, Joseph devint comte en mai 1808. Ses deux fils n'avaient pas d'enfants. Sa fille, Jeanne, épousa M. Ginoux, d'où César-Auguste Ginoux autorisé en 1865 à recueillir le titre de comte. César, qui fut député, est mort célibataire en 1889. Ses frères ont demandé *en vain*, le 24 janvier 1892, à prolonger leur nom du « Defermon ». Ce refus n'empêche pas le comte Ginoux-Defermon de paraître existant avec ses armes, *« d'hermine au sauvageon de sable à deux greffes, celle de dextre à feuilles et pommes d'or, celle de sénestre à feuilles et pommes d'argent ; au franc-quartier des comtes-conseillers d'Etat. »*

Pour les Chappedelaine, qui ont un député, l'affaire est plus compliquée. Il y a deux familles du même nom. L'une est bonne, l'autre est médiocre. Les deux portent les mêmes armes : *de sable à une épée d'argent, la pointe en bas, accompagnée de six fleurs de lys du même, rangées en bandes, trois en chef, et trois en pointe.*

Les bons Chappedelaine appartiennent au Maine-et-Loire. Les autres sont en Bretagne et condamnés le 3 octobre 1668 à cent livres d'amende pour entrée par erreur dans la noblesse. En 1774, le Parlement de Bretagne fut plus indulgent. Un Chappedelaine s'illustra en épousant Mlle Picot de Limoëlan, sœur de l'auteur de l'attentat de la rue Saint-Nicaise contre Bonaparte.

Avec ce titre, M. de Chappedelaine représente le passé en bel air et



haute courtoisie. Ce passé ne donne plus de ducs au Palais-Bourbon. Ni Uzès, ni La Rochefoucauld, ni la Trémoïlle, ni Talleyrand, ni Luynes ; pas même un Noailles ! Et ce n'est pas le suffrage universel qui rejette les ducs. Ce sont les ducs qui boudent, ou qui sont morts, simplement comme des preux, à la noble manière du jeune duc de Rohan-Chabot.

M. d'Audiffret-Pasquier remplace mal les anciens : anobli du XIXe siècle, il mêle la robe à la finance, le tout chargé d'une substitution légale de 1863.

L'absence des ducs de la monarchie laisse la place de Jupiter dans l'Olympe du Parlement à un personnage d'Empire, à son Altesse (1853) le prince Murat, nouveau député du Lot. Ce haut seigneur descend de Pierre Murat et de Jeanne Loubière, paysans de la Bastide-Fortunière, qui demandèrent en 1787 la réforme militaire de leur fils, chasseur au régiment des Ardennes *(Archives de l'Hérault 122 C. 744)*. La faveur fut refusée et le soldat Murat devint maréchal de l'Empire (1804), grand amiral (1805), prince de la famille impériale (1805), grand duc de Clèves et de Berg (1806), roi de Naples (1808). Il devint surtout le fortuné mari de Caroline Bonaparte.

Le député tout neuf a ainsi le sang de trois maréchaux : sa mère était une Ney, sa grand-mère une Berthier-Wagram. Mais Son Altesse porte à la Chambre d'autres alliances. Il est le parent de Guillaume II par Marie-Antoinette Murat qui épousa le 4 février 1808 un Hohenzollern, de la branche aînée, de celle qui a donné le roi de Roumanie. Par les Wagram, le député touche à Marie-Thérèse, duchesse de Bavière, femme du maréchal. Du côté autrichien, l'élu du Lot est pourvu de plus près : la sœur de son père a épousé en 1885 le comte Goluchowski, premier ministre de feu François-Joseph.



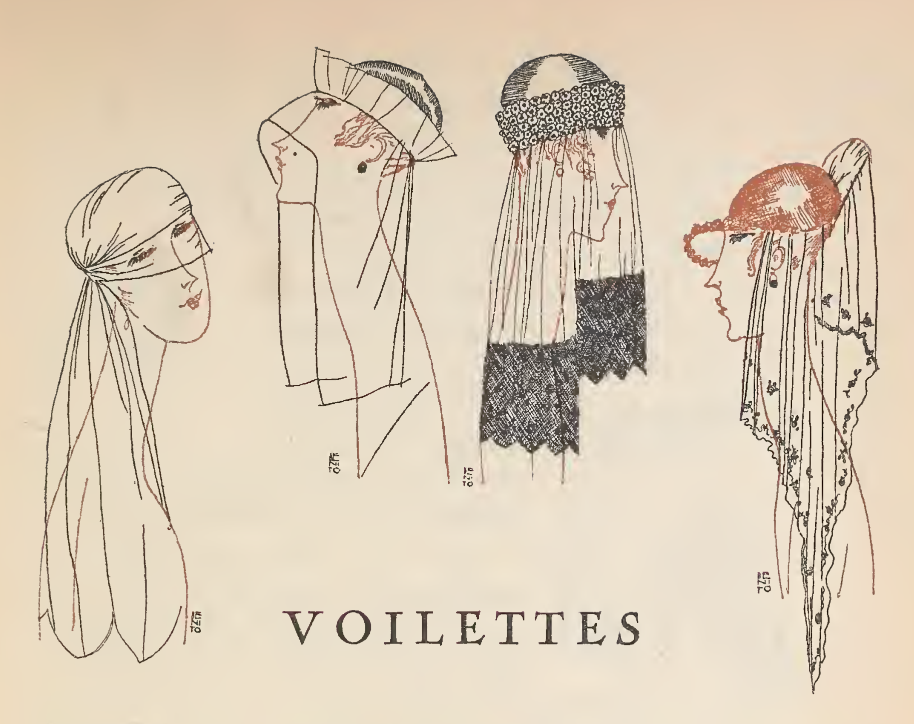
L'Autriche paraît encore avec M. Maurice de Rothschild, dont le titre viennois porte la date du 25 mars 1817. Mais le nouveau député a effacé cette marque par d'élégants services d'interprète aux armées alliées. Même, il a quitté la grotte d'Abraham pour celle de Lourdes, et il scandalise les revendeurs du temple en menant le bon combat sous les bannières azurées de la Vierge.

Pour sortir du grave et entrer dans la joie, il faudrait conter les efforts des fermes républicains qui désirent entrer dans la noblesse. Mais ils sont trop ! Et mieux vaut finir par une curiosité héraldique, intéressant deux des généraux qui ont sauvé la France. Le général de Curières de Castelnau, gentilhomme du Rouergue et le général de Maud'hui, noble lorrain, ne sont ni parents ni alliés. Or, ces deux élus qu'unit la seule fraternité de la gloire ont la même pièce principale d'armes, *le chien,* symbole de défense fidèle. Les Curières de Castelnau portent *d'azur à un lévrier d'argent colleté d'or.* L'écu des Maud'hui est *d'azur au chevron d'argent, en chef de deux étoiles d'or et en pointe d'un lévrier d'argent colleté d'or.*

Simple coïncidence qui relie les étoiles aux étoiles !

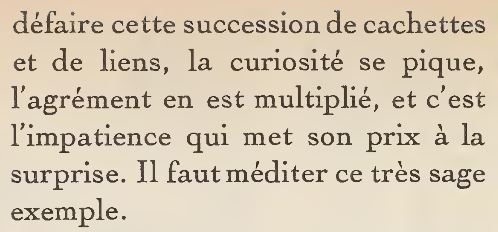
Jean de BONNEFON.





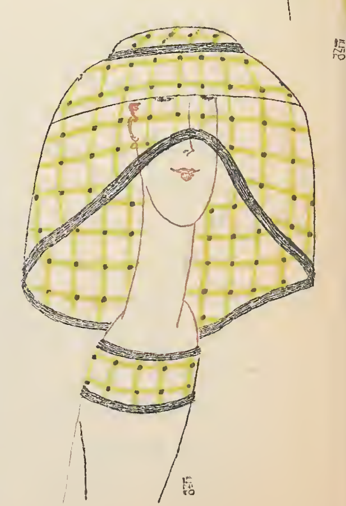
VOILETTES

QUAND on aime les dames, il faut aimer tout d'elles : ce qu'elles veulent bien nous en laisser voir, et ce qu'elles nous cachent. Et, par dessus tout, la manière qu'elles ont, l'une et l'autre, particulière à chacune, d'être, de paraître ou de disparaître. Point de salut hors ce principe. — Or, toute nue, la plus belle ennuiera bien vite : on en a trop tôt fait le tour. La sagesse des nations l'a dit : l'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté. — Et les Chinois, qui s'y entendent, au plaisir, savent fort bien ce qu'ils font, lorsqu'ayant à donner un présent, ils l'enferment d'abord dans une boîte minuscule qu'ils placent dans une seconde un peu plus grande, laquelle est contenue dans une troisième, elle-même enfermée dans une quatrième, et ainsi de suite : à



défaire cette succession de cachettes et de liens, la curiosité se pique, l'agrément en est multiplié, et c'est l'impatience qui met son prix à la surprise. Il faut méditer ce très sage exemple.

C'est pourquoi, ma chère dame et amie, je vous trouve extrêmement coupable et malentendue aux choses de la volupté, lorsque vous paraissez d'emblée décolletée jusqu'à Schaffhouse (cf. chute du Rhin) — et que vous vous promenez les jambes nues — comme si c'était sur les boulevards qu'on s'en va pêcher la crevette. — Mlle Yvette Guilbert avait bien plus raison, avec ses gants noirs montants : elle ne montrait pas tout. Et aussi nos demoiselles qui dansaient le chahut, en 1890, dans leurs dessous à falbalas. On y reviendra à ces franfreluches. — Vous êtes trop nue, Amélie.



Ceci pour vous dire qu'on ne saurait rien imaginer qui charme plus que la voilette — et combien un véritable ami des femmes est content d'en voir la mode revenir. — Rien de plus galant que la voilette. " *Ah ! les*

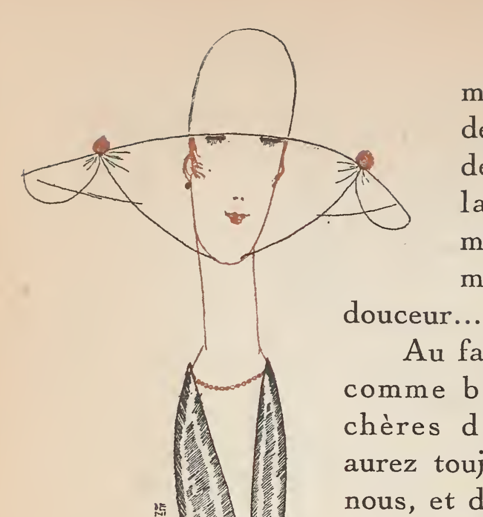
premiers baisers à travers la voilette!" — Rien de plus prudent, aussi, les jours que l'on a quelque intérêt à n'être pas remarquée. — Rien de meilleur, en outre, pour le teint : car, après tout, ils nous ennuient, les hygiénistes qui veulent que la peau respire et ne jurent que par épidermes bronzés, halés, noircis... Un visage rosé, fragile, à qui sa délicatesse permet encore de rougir... eh! n'est-ce rien? — Protégez vos teints, mesdames. La voilette vous ira fort bien.





Comment la porter? Ma foi, libre à vous, du moment que vous en portez. Ici encore nous vous laissons toute latitude — assurés que vous nous charmerez toujours par quelque invention nouvelle, imprévue, inédite. Voilette en dentelle, ou en tulle, ou en mousseline ; voile ou résille ; à fleurs, à pois, à ramages, en cloche, en cage, en abat-jour; sombre, légère, lourde, claire... A votre guise! — Seulement, cachez le nez, les yeux, les oreilles ; ne laissez apparaître que la bouche, c'est assez piquant. Je veux bien que le nez dépasse,





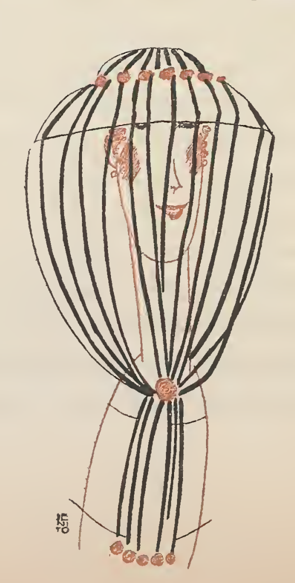


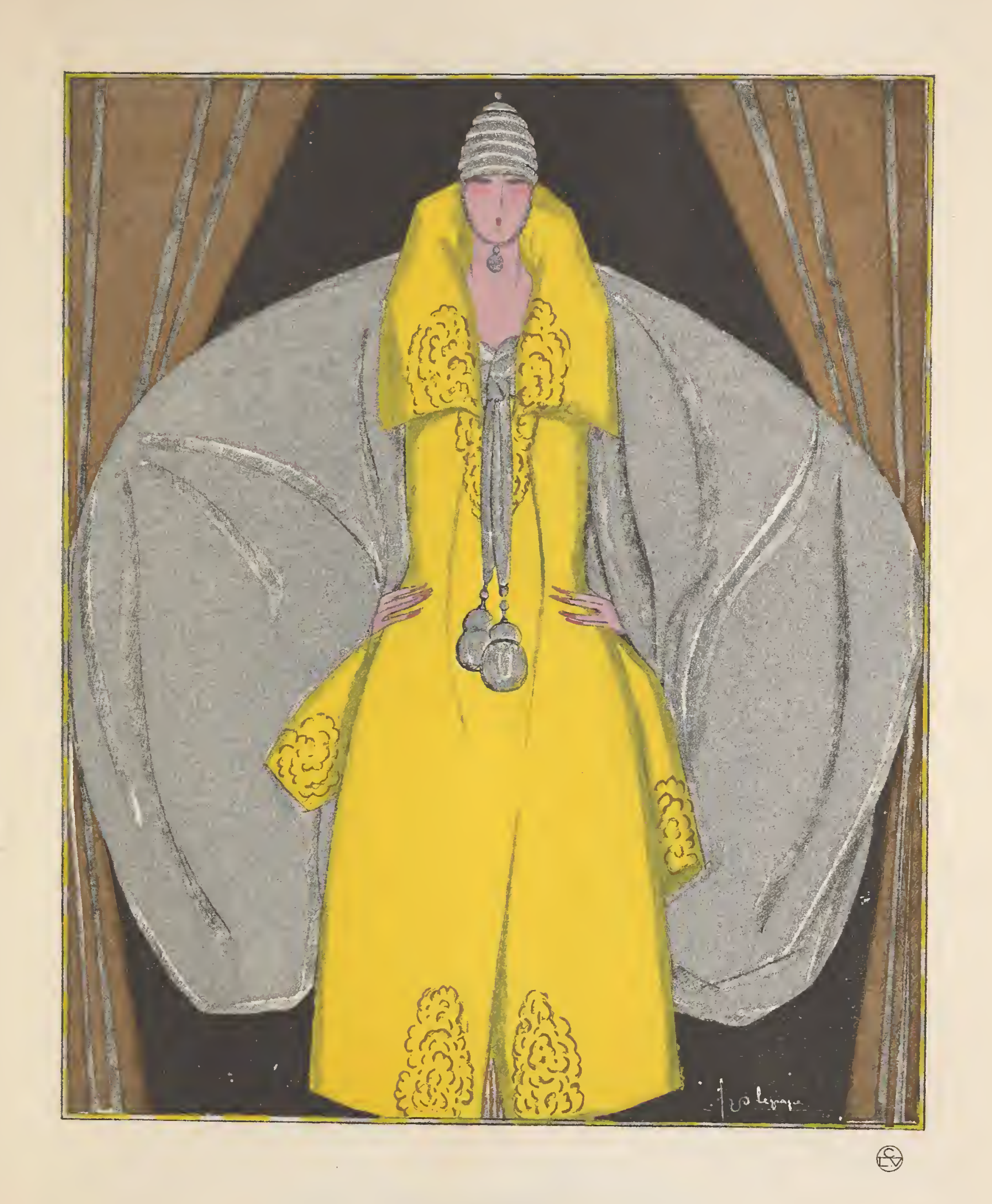
mais à peine : cela dépend de lui. Mais de beaux yeux brillants à travers ce masque léger, ils ne manquent pas de douceur...

Au fait, prenez-vous-y comme bon vous semble, chères dames : car vous aurez toujours raison, avec nous, et de nous. Le mieux est de faire semblant de vous cacher, de vous soustraire à nos regards, à nos soins. Défendez-vous, accumulez les gardes ; un voile qui ne cache rien trouble cependant beaucoup plus que la vue sans restriction du plus beau visage. — A quoi sert-il donc, direz-vous, s'il ne cache rien ?

— Hé ! comptez-vous donc pour rien le plaisir de l'ôter ?

Nicolas BONNECHOSE.





ANTINÉA

Manteau du soir, de Paul Poiret



LES PREMIÈRES ROSES

Tailleur et robe d'après-midi, de Worth



RESPIRONS UN PEU

Robes du soir, de Beer



VOUS NE SEREZ JAMAIS PRÊTS

Tailleur et Robe de dîners, de Dœuillet



POUR LES PAUVRES

Robe d'après-midi et robe de petite fille, de Jeanne Lanvin



ROQUIS de Modes d'Été
par MARIO SIMON
d'après les Modèles de

BEER

DŒUILLET

LANVIN

PAUL POIRET

WORTH


Paul Poiret
Lanvin



oduis Pl. 18 WORTH WORTH BEER N° 3


Pl 19
Dœuillet
WORTH
N° 3


Pl 19
Dœuillet
WORTH
N° 3


Jeanne Lanvin
Beer
N° 3

EXPLICATION DES PLANCHES

⚜

Pl. 16. — *Cette robe, inspirée du costume marocain, est drapée à la manière des femmes berbères. Elle est faite en crêpe georgette.*

Pl. 17. — *Pour les garden-party, une robe Louis XVI, en organdi, et corsage en taffetas. Les panneaux et le col sont garnis d'une fine broderie blanche ; à la ceinture, une rose de soie.*

Pl. 18. — *Petite robe pour la saison d'été : un voile de Ceylan, tissu de Rodier, forme la jupe et les manches ; et le corsage est en crépon carrelé de bleu.*

Pl. 19. — *De Paul Poiret, un grand manteau du soir en velours, élargi par d'énormes manches en drap d'argent. Tiare et glands d'argent.*

Pl. 20. — *Une robe d'après-midi et un tailleur, l'une et l'autre de Worth. La jupe du tailleur est en "kasha" à carreaux ; la jaquette en "kasha" noir ; le col et les manches en plissé organdi. La robe d'après-midi est en serge foulard, avec un tablier brodé, une ceinture en peau teintée ; et une longue cape en serge foulard marine brodée, doublée de serge blanche brodée vieux rouge.*

Pl. 21. — *Ces deux robes pour le soir sont de Beer. Le premier plan est une robe de laine d'argent brochée argent ; fleurs de jais à la ceinture, épaulettes de diamant. La tunique noire, rouge et or, est toute en paillettes ; corsage et ceinture en satin noir ; bretelles perlées de rouge.*

Pl. 22. — *De Dœuillet, un tailleur en covercoat ; jaquette formant godets sur les hanches. Et une robe de dîners en tulle brodé de guirlandes de fleurs de pommier ; corsage en ruban de moire.*

Pl. 23. — *La jeune fille porte une robe de taffetas "libellule" brodé, ceinte d'un grand nœud d'organdi. Son chapeau est une cloche en paille fine, ourlée de tulle et garnie de fleurs blanches qui entourent la forme et font les brides. La petite fille a une robe en taffetas brodé, garnie d'un grand nœud ; et la capeline qui la coiffe est ruchée d'organdi. — Robes et chapeaux de Jeanne Lanvin.*

⚜

Croquis XVII. — (de gauche à droite) *Robe en "crepella" bleu, broderies de laines de différentes couleurs. Robe en mousseline et taffetas "libellule", brodée de soie crème sur la mousseline. Robe et petit manteau de "kasha" noir et de serge foulard, la robe brodée de laine, soutache et tubes vert jade. Les deux premières de Poiret, la troisième de Lanvin.*

Croquis XVIII. — *Robe de style pour les dîners, en taffetas "libellule" rouge cerise, formant petite crinoline. Tailleur à trois pièces en lainage beige ; la jaquette enlevée, cela devient une robe d'après-midi formée d'une longue chemise de voile. Ces deux robes sont de Worth. Celle de droite est en crêpe georgette bleu roy imprimé ; gilet linon blanc ; plissés mousseline bleue : De Beer.*

Croquis XIX. — *Robe du soir en tulle bleu sur fond de jupe en drap d'or ; corsage drap d'or avec grand pan formant traîne ; broderies perles bleues et noires au corsage ; guirlandes de fleurs formant épaulettes. Robe de dîners en taffetas glacé cerise et blanc, brodée d'épis cerise et argent. Ces deux robes sont de Dœuillet. La troisième, de Worth, est une robe du soir en satin blanc crème, garnie de girandoles de perles ; corsage drapé, avec une aigrette et une rose.*

Croquis XX. — *Robe de crêpe "korrigan" noir carrelé de blanc ; col et manchettes d'organdi. Robe de serge thibettine brodée de drap et de soutache de laine rouge vif ; col de la blouse en tricot de soie blanche. — Ces deux robes sont de Lanvin. — De Beer, la troisième, qui est en crêpe georgette gris perle et bleu toile, brodée de toutes les couleurs.*

⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜

Imp. Studium *Marcel Rottembourg, Gérant.*


39088012661583